

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$8.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

12^{ME} ANNÉE, No 621.—SAMEDI, 28 MARS 1896

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

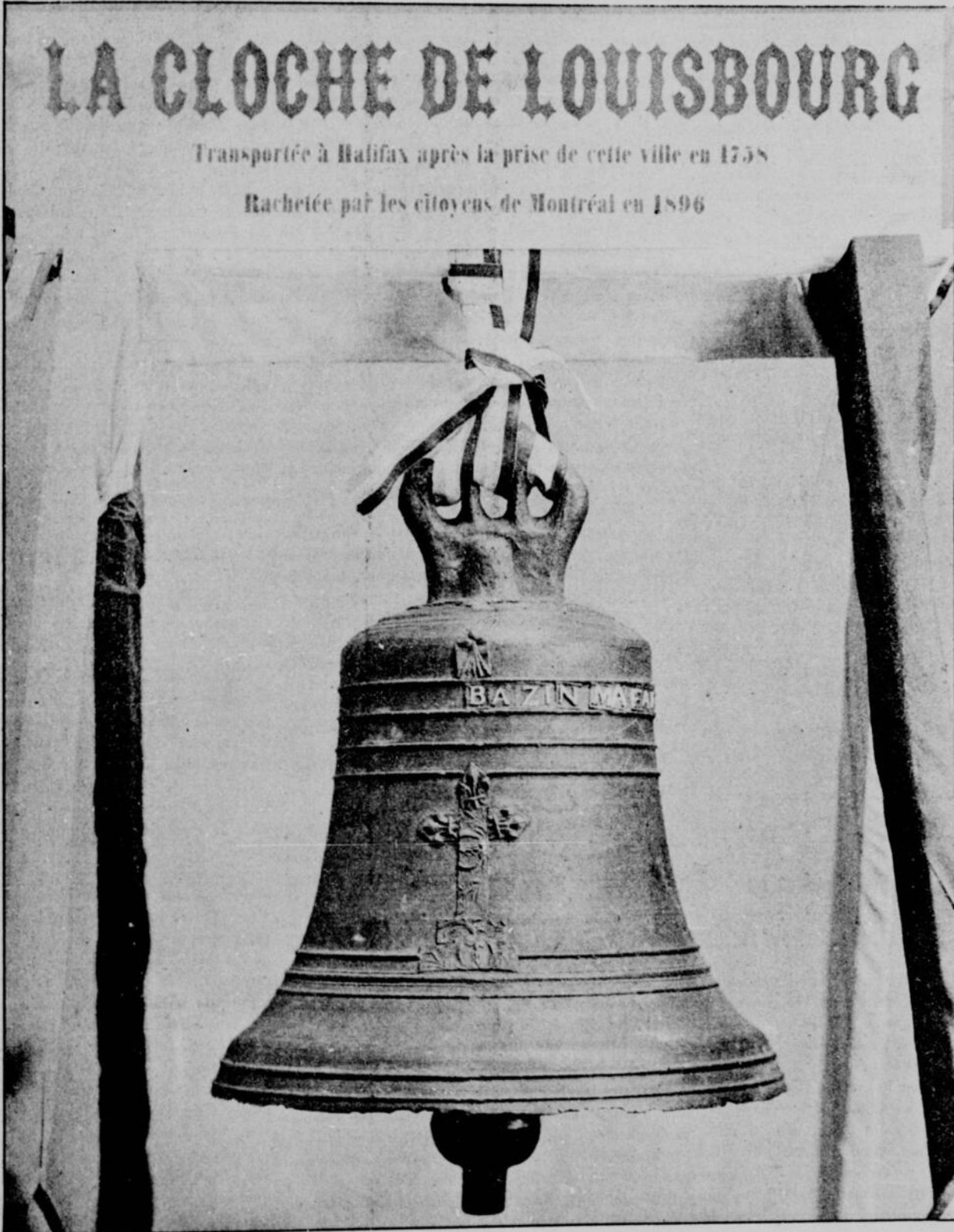
ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme

LA CLOCHE DE LOUISBOURG

Transportée à Halifax après la prise de cette ville en 1758

Rachetée par les citoyens de Montréal en 1896



D'après une photographie Laprés & Lavergne.

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 28 MARS 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Lettre ouverte, par Aimée Patrie. — Sait-on aimer ? par Ribon. — Pot de pensées. — Nouveau pas sur la planète Mars, par Camille Flammarion. — Poésie : La cloche de Louisbourg, par Nérée Beauchemin. — Conseils aux jeunes filles, par Jeanne de Montanay. — Les femmes bonnes. — Comment mon ami Z... s'est marié, par Paris. — L'art culinaire. — Une surprise au facteur. — Poésie : Pourquoi, par Jos.-H. Dugas. — Figures d'actualité. — Nos gravures. — Carnet du *Monde Illustré*. — Galerie échuquénienne : C. E. Saint-Maurice, par un Pion. — Napoléon Ier mort empoisonné. — Conseil pratique. — Passe-temps récréatif. — Primes du mois de février. — Jeux. — Echecs. — Choses et autres. — Feuilleton.

GRAVURES.—La cloche de Louisbourg. — A travers le Canada : La salle du conseil de ville, de Montréal ; Intérieur de l'église Saint-Pierre, lors de la fête de la société Saint-Joseph. — Quelques-uns des laboratoires de l'université Laval, de Montréal : Laboratoire d'histologie (côté nord-est) ; Laboratoire de chimie ; Salle de dissection ; Laboratoire d'histologie (côté nord). — Portraits : Sir Donald Smith ; Thomas Greenway ; F. Greenhalge. — Nouveau planisphère de la planète Mars. — Quatre aspects de la planète Mars vus au télescope. — Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

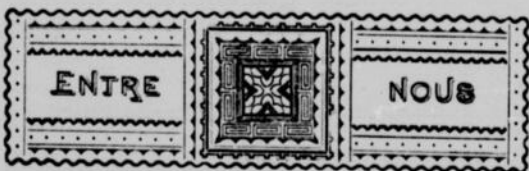
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour équilibrer les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



révérend, pasteur d'une église protestante de Winnipeg. M. Christmas, a fait part, l'autre jour, à ses ouailles, de prophéties certaines qu'il a trouvées dans le livre de Daniel.

Daniel est célèbre dans l'histoire des Juifs, mais il n'est guère connu de nos jours que par son aventure de la fosse aux lions, alors qu'il resta une

semaine toute entière au milieu des fauves qui, loin de le maltraiter, lui prodiguèrent les démonstrations d'amitié. Il y a aussi cette épouvantable anecdote de la nuit d'orgie de Balthazar, quand le roi et les grands de la cour virent tout à coup une main qui traçait, en traits de feu, sur le mur, les fameux mots : *Mane, Thecel, Pharès*, compté, pesé, divisé, que le prophète expliqua ainsi à Balthazar : " Dieu a compté les jour

de ton règne ; tu as été mis dans la balance, et tu as été trouvé trop léger ; ton royaume sera partagé." Et les événements justifiaient la prophétie.

Certes, il faut admettre que Daniel était inspiré mais on ignorait jusqu'à présent qu'il fût très versé dans l'histoire future de l'Europe, et M. Christmas, de Winnipeg, a fait là une véritable découverte.

Il a trouvé, en effet, que Daniel dit clairement dans ses écrits, qu'en 1896, ou 1897, au plus tard, la Turquie sera divisée, les Juifs rentreront tous en Palestine et seront reconnus comme nation par les grands pouvoirs, et, *last but not least*, l'Allemagne sera battue et les frontières de la France étendues jusqu'au Rhin.

En vérité, je prie Dieu de donner raison à Daniel, car ce seraient là des événements fort heureux pour la paix du monde.

Et dire que personne ne s'était jamais douté que Daniel avait prédit tout cela ! Ah ! notre éducation est bien négligée et le révérend pasteur de Winnipeg est bien savant !

*** Sous le titre : " Ne pas confondre," on voit souvent, dans nos journaux, des entrefilets ainsi rédigés :

" M. François Crindeveau, condamné hier par la Cour du Recorder, pour ivresse, n'est pas M. François Crindeveau, ébéniste, demeurant rue Berthe, 1027."

" M. François Crindeveau, qui a paru en Cour du Recorder, n'est pas M. François Crindeveau, huissier."

" M. François Crindeveau, ivrogne, n'est pas M. François Crindeveau, échevin."

Et cœtera ! et cœtera ! Cela peut durer longtemps ainsi.

Pourquoi ne pas dire tout simplement que le François Crindeveau, condamné pour ivresse, n'a rien de commun avec tous les autres François Crindeveau de la création, attendu que le coupable est né à tel endroit, en telle année, qu'il a fait d'excellentes études, mais que les mauvaises fréquentations lui ont inspiré, dès son jeune âge, un goût très vif pour les boissons fermentées, que ses aïeux en sont morts de chagrin, sa femme est devenue folle et qu'il est certain de mourir sur l'échafaud s'il continue.

Ce serait faire un petit cours de morale et une grosse réclame en faveur de la tempérance, tandis qu'avec le système suivi actuellement, on est toujours tenté de se dire que les François Crindeveau, innocents, ont l'air bien heureux de ne pas avoir été condamné, *cette fois-ci*.

Il y a même des gens assez grincheux pour croire que le François Crindeveau de la Cour du Recorder est exactement le même que les autres. " Si ce n'était pas celui qui réclame, disent-ils, il ne s'empresserait pas de protester comme ça."

Les cas de similitude de noms et prénoms sont très fréquents chez nous et causent souvent bien des ennuis.

Ernest Tremblay, ex-journaliste bien connu et actuellement mon collègue, me disait, un jour, que son nom, ou plutôt ses nom et prénom, lui avaient attiré bien des désagréments.

— Il y a peut-être vingt Ernest Tremblay dans le pays et sitôt que l'un d'eux fait ou dit quelque chose, on ne manque jamais de m'attribuer la dite chose, parce que je suis le plus connu. De là, des interpellations, des demandes et des récriminations sans nombre.

Il avait même tant été ennuyé de ce fait qu'à la naissance de son fils, il lui tint à peu près ce langage : — Mon garçon, la meilleure chose à faire pour moi, en ce moment, est de ne pas te nommer " Ernest ", nom fatal, nom trop répandu, qui a valu bien des mécomptes à ton père. Et pour t'éviter l'ennui d'être confondu avec d'autres Tremblay, je vais te donner un nom rare : tu t'appelleras Antonio.

Et, vraiment, Tremblay a fort bien fait et si, comme il faut l'espérer, le jeune Antonio se distingue un jour, on saura qu'il s'agit de lui, quand on prononcera son nom et il ne sera pas exposé à être confondu avec un autre.

*** La chambre des Lords est saisie d'un projet de lois ayant pour but d'accorder au duc de Cambridge une

augmentation de pension de quinze mille dollars, par an.

A ce propos, et pour prouver comment le mérite est récompensé sur terre, un publiciste fait certaines réflexions dont le bon sens forme le fond et que je vais condenser en quelques lignes :

Il y a cinquante ans à peu près, deux jeunes gens, l'un très riche, l'autre très pauvre, entraient dans l'armée anglaise ; le riche se nommait Georges, duc de Cambridge, le pauvre était James Jones, de Sheffield. Tous deux avaient une intelligence moyenne et, si les règles naturelles avaient été observées, les grades et les honneurs auraient dû être donnés au plus digne.

Or, voici comment les choses se sont passées ; c'est de l'histoire vraie :

Pendant que Georges, duc de Cambridge, ne connaissait de la vie militaire que le beau côté, celui de parader en paix et d'avancer rapidement en grade, James Jones travaillait, manœuvrait, astiquait, fourbissait et se battait. Il se battait comme un beau diable, exposant tous les jours sa peau de pauvre, pour l'honneur de son pays et, si le hasard a voulu, qu'il ne partageât pas le sort ordinaire des braves — celui de recevoir une balle dans la tête — c'est que la Providence voulait probablement qu'il puisse jouir en paix de sa retraite légendaire, but rêvé des soldats et des ronds de cuir.

Et les années se succédant, James Jones et George, duc de Cambridge, atteignirent le terme extrême du service actif et furent mis à la retraite, mais James Jones n'en jouit pas longtemps ; son pauvre corps qu'il avait triballé sous tous les climats et offert en cible à un million de fusils ne put résister aux délices du repos qui allaient si bien à la riche organisation de son copain, Georges.

Il est mort, l'autre jour, dans un coin noir de sa ville natale et un journal lui a fait l'honneur de quelques lignes ; les voici :

On annonce la mort et l'enterrement réservé aux indigents, de James Jones, le vétéran de Sheffield, retraité, après de brillants états de service, avec une pension princière de huit pences par jour. Voici ce que James Jones avait fait pour gagner ses huit pences quotidiens :

Il avait assisté aux batailles, engagements et sièges suivants : Khyber Pass, Jellalabad, Jugdulluck Pass, Tuyeen Valley, Khoord, Cabool Pass, Cabool, Moodkee, Ferozesbah, Sohraon, Rammugger, Ludlappore, Chillianvallah, Googerat, Alma, Balaklava et Sébastopol.

Pendant que James Jones rongea ses huit pences, de ses pauvres dents longues, Georges obtenait une pension annuelle de cinquante-six mille dollars, chiffre évidemment insuffisant, puisqu'une augmentation d'autres mille louis est devenue nécessaire.

Georges ne s'est jamais battu, mais cela ne l'a pas empêché d'être non seulement le chef de James Jones, mais le commandant suprême de toute l'armée anglaise.

Je ne sais ce qui se passe au lendemain de la mort, mais dans ma confiance sans borne en la justice divine, je crois que Dieu a dû réparer la sottise, pour ne pas dire la révoltante partialité des hommes, je crois qu'il a donné au pauvre James Jones une place dans son paradis, et qu'il y jouit enfin d'une retraite, plus proportionnée aux services rendus, que les huit pences que la richissime Albion lui jetait chaque matin.

Et dire que si, par un hasard possible, on avait changé de berceau James et Georges à leur naissance, James Jones serait devenu général en chef et l'on ne demanderait pas aujourd'hui d'augmentation de pension pour Georges.

Prenez Georges et James à leur première heure, les voici tous les deux à côté l'un de l'autre, et dites lequel est le duc ; où est le pauvre ?

Quelle triste comédie que la vie !

*** Un évêque sans sépulture ! Est-ce possible ? C'est parfaitement vrai et l'évêque dont il s'agit, est Mgr Lagrange, évêque de Chartres, dont le nom est bien connu au Canada, de tous ceux qui ont suivi les événements depuis six ou huit ans.

LETTRE OUVERTE

A un chercheur inconnu.

On me cherche ?...

Doux mystère !... Qui donc s'intéresse à une pauvre chroniqueuse, pour que deux fois déjà un gracieux appel ait retenti dans la solitude de sa retraite, résonnant à son oreille comme l'écho lointain d'une musique délicieuse ?

Vous voulez savoir, ami inconnu, ce que je deviens pendant que LE MONDE ILLUSTRÉ s'en va, sans moi, charmer les longues soirées d'hiver ?

Votre curiosité me flatte et, par ce temps de carême même—j'en fais l'aveu en expiation—je n'ai pu me défendre d'un mouvement de vanité en pensant que, dans le ciel du MONDE ILLUSTRÉ, où tant d'astres brillent périodiquement, vous avez remarqué un modeste nuage qui ose parfois se glisser sur l'azur...

Je ne sais si vos yeux sont bleus ou noirs, vos cheveux d'or ou d'ébène ; mais vous avez certainement une âme généreuse, vous qui donnez une pensée aux humbles et, tout comme si je pouvais vous appeler mon ami Georges, Henri ou Pierre, je veux divulguer pour vous le secret qui vous intrigue.

Je suis une Québécoise... Ne bondissez pas, au moins, vous qui habitez sans doute une grande cité—je suis une Québécoise, rêvant souvent, riant toujours.

Pendant que, me voyant silencieuse, mes lecteurs croient que je les oublie peut-être... confinée dans ma chambrette, plus activement que jamais mon imagination s'agite et ma plume trotte, et souvent, comme une flèche rapide, leur souvenir traverse mon esprit.

Plusieurs deuils ont assombri ma vie déjà ; mais le cœur débordant d'illusions et de rêves, je tends encore à l'avenir un front serein ; ce qui ne m'a pas empêchée, depuis quelque temps, de m'occuper du passé—mon court passé—m'étant décidée, sur les instances d'une amie, à mettre un peu d'ordre à certains papiers oubliés que je soumettrai peut-être un jour au jugement du public.

Pour satisfaire votre curiosité, ami ignoré, et répondre à l'aimable invitation du plus galant des directeurs, je me suis vue forcée de parler plus longuement de moi-même que je n'ai habitude de le faire, aimant, d'ordinaire, pour ma plume, moins pauvre sujet.

A ceux que cela ne saurait intéresser, je demande pardon, et vous, pour l'intérêt que vous me témoignez, je vous nomme mon ami et vous dis : Merci !

Aimée Patrie

SAIT-ON AIMER ?

Sait-on vraiment aimer de nos jours ? Connaît-on seulement ce que c'est que le véritable amour ? A mon grand regret, je suis forcée de répondre : Non. Non, on ne sait plus aimer et, par ce fait même, on ne connaît de l'amour que le nom. Ce que nous croyons être l'amour n'est le plus souvent qu'un enthousiasme passager. Mais, ordinairement, ce qui fait les mariages, ce n'est pas même cet enthousiasme, mais bien plutôt ce métal brillant qui, en éblouissant les yeux, assombrit le cœur et l'empêche d'éprouver aucun sentiment noble ou élevé.

Où, l'or, voilà maintenant l'amour, les titres et le rang, voilà ses assistants. Ce n'est plus le cœur qui agit maintenant, mais c'est l'intérêt. La raison est sans doute plus avantageuse que le cœur sur ce point. J'y consens ; mais cependant je préfère celui qui pleure à celui qui rit, celui qui aime à celui qui raisonne, parce que le cœur est toujours noble, mais la raison s'égare souvent du sentier de l'honneur.

Je m'incline volontiers devant celui qui souffre pour avoir trop aimé, mais devant cet autre qui est bien parvenu pour avoir vendu ce don sacré de l'amour à un vil prix, devant cet homme en apparence si élevé, je passe le front haut, car je sais que dans cette poitrine

bat un cœur corrompu. Mais malheureusement on ne s'occupe guère du cœur, et lorsqu'on se marie on ne se demande pas si on aime, mais si on gagnera quelques intérêts, tout à fait opposés aux sentiments du cœur.

Chaque jour, nous entendons des gens qui nous disent :

—Un tel doit épouser une telle. Il est bien chanceux, car elle lui apporte une forte dot.

Ou bien, écoutez une conversation de jeunes filles :

—Une telle est fiancée à un tel.

—Vraiment. Que fait-il, lui ?

—Lui ? c'est un avocat.

—Oh ! alors, elle est bien heureuse.

Où, ils seront heureux si l'or ou le titre font le bonheur, mais, vrai, je ne crois pas à un tel bonheur. Et, cependant, combien de mariages analogues ! L'amour ! à quoi bon ? pourvu qu'on dise qu'on s'aime, c'est tant qu'il faut. M'est avis que de tels mariages ne peuvent être accompagnés du bonheur.

Qu'il est loin déjà, ce temps où les amours étaient si sincères, ces amours où seuls les sentiments du cœur jouaient un rôle ! Où est-il ce temps où l'on ne rougissait pas d'aimer la pauvreté, quand on s'aimait mutuellement ?

Le grand Lamartine, cet homme pendant longtemps l'orgueil et le chef, pour ainsi dire, de la France, parvenu au faite des grandeurs, entouré de toutes les marques de distinction, ne craignait pas de déclarer alors, que les plus beaux jours de sa vie étaient ceux qu'il avait passés auprès de la pauvre Graziella, la fille du pêcheur Andréa. Bien des années s'étaient écoulées, nombre d'honneurs étaient venus couronner son front, et malgré tout, Lamartine avait gardé fidèlement le souvenir de son premier amour.

Ah ! c'est que Lamartine raisonnait avec son cœur, et ce reproche qu'on a cru lui faire en le surnommant "rêveur" n'est à mes yeux qu'un mérite de plus ajouté à tant d'autres chez lui. Sans doute, Lamartine est un rêveur, mais ce qu'il dit il le dit du cœur, et voilà pourquoi je l'admire.

Reviendra-t-il jamais, ce temps ? Apprendra-t-on à aimer ? Je me plais à l'espérer. Je voudrais tant voir renaître cet amour véritable qui ennoblit le cœur et élève l'âme. Qu'il doit être doux de trouver dans un cœur ami un écho fidèle des joies et des douleurs de notre propre cœur ! Quel bonheur de pouvoir se dire à chaque instant : " Il y a un cœur qui bat pour moi ! un être qui pense à moi ! une âme qui souffre avec moi ! "

Ah ! revenez beaux jours d'autrefois, revenez procurer à nos cœurs le bonheur et la paix ! Chassez loin de nous, ces intérêts infâmes qui ne servent qu'à briser les liens des cœurs et à faire disparaître tous les nobles sentiments !

Ribou

POT DE PENSÉES

La femme est le rêve de la vie, jusqu'au jour où elle en devient le cauchemar.

Pourquoi dit-on toujours, en parlant d'un assassin, qu'il a tué son semblable ? Ce n'est guère flatteur pour la victime.

Le ministre de la guerre interdit les promenades militaires lorsqu'il pleut. Cependant, pour défendre la patrie, on a besoin d'hommes bien trempés !

Pourquoi dit-on : " Brave comme une épée " et jamais : " Brave comme un canon ? " Probablement parce qu'un canon recule toujours.

On parle d'une grève probable des cochers de fiacres. Les cochers sont comme les fusils : ils ne partent que quand ils sont chargés.

Pendant le blocus de Paris, il fallait faire queue très longtemps à la porte des boulangers. Pour avoir le pain du siège on était obligé de faire le siège du pain.

Mgr Lagrange est mort il y a plus d'un an et sa dépouille mortelle, déposée dans une chapelle de la cathédrale, sur des tréteaux, attend l'inhumation toujours retardée pour des causes mal définies.

Voici du reste une lettre du secrétaire général de l'évêché vacant, qui expose la situation :

Chartres, le 23 février, 1896.

ÉVÊCHÉ
DE CHARTRES

Monsieur,

J'ai l'honneur de répondre à votre lettre que je viens de recevoir.

Je ne puis que vous certifier le fait que vous connaissez sans doute : la dépouille mortelle de Mgr Lagrange reste toujours sans sépulture, et tout le monde qui regrette cet état de choses. Quelle est la cause de ce retard ? Surtout ce l'espérance toujours caressée d'obtenir le transport à Orléans, ou le défaut d'une autorisation officielle pour l'inhumation dans la crypte de Saint-Brice, ou bien encore la résolution prise par l'héritier de se désintéresser de cette question ? Je n'en suis pas assez sûr pour me prononcer ; mais ce que je puis dire, c'est que le clergé de Chartres n'attend, pour faire ce qui est de son ressort, qu'une décision, soit de l'administration, soit de l'héritier si souvent sollicité d'agir.

Veillez agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués.

J. ROUSSILLON,

Chanoine, secrétaire général.

L'héritier qui a pris la résolution " de se désintéresser de la question " est, paraît-il, un neveu qui a trouvé dans la succession, un château qu'il est en train de mettre en ordre.

Ces occupations lui laissent si peu de temps qu'il oublie de faire enterrer son oncle.

Mgr Lagrange était l'admirateur et l'ami de Mgr Dupanloup qui lui avait légué tous ses papiers secrets. Il s'intéressait beaucoup au Canada, comme vous le savez.

*** Un soir de l'autre mois, à Toulon, pendant une manœuvre d'escadre, le contre-torpilleur d'Iberville a abordé le vaisseau-école de canonage, la *Couronne*.

Cela vous est égal que ces deux navires se soient abordés, et vous avez tort, car les Canadiens-français doivent porter un intérêt tout particulier au d'Iberville.

Ce navire, qui porte le nom d'un héros de la Nouvelle-France, savez-vous dans quelles circonstances il a été ainsi baptisé ?

C'est Faucher de Saint-Maurice qui en a été véritablement le parrain, ce bon Faucher, bien malade, bien faible au moment où j'écris.

Il y a de cela déjà quelques années, l'amiral Peyron se trouvait au Canada, avec son escadre mouillée devant Québec, et Faucher, comme bien vous pensez, fut un des premiers rendus à la coupée, pour saluer le vieux drapeau pour lequel il a combattu.

Les services qu'il avait rendus à la France, sa figure pleine de franchise, son esprit étincelant, sa gaieté, furent hautement appréciés de l'amiral, et, au bout de quelques heures, Faucher était chez lui, à bord.

Un jour que l'on parlait marine, armée, batailles, etc., etc., Faucher, dont la tête est toujours pleine de souvenirs, dit à l'amiral :

—Amiral, il manque un nom à la flotte française, un nom qu'aucun de vos navires ne porte, le nom d'un fier marin qui ne boudait pas au feu et qui a porté loin le drapeau de la France.

—Et ce nom, ce nom, mon ami ?

—D'Iberville, amiral.

—Vous avez fichtre bien raison, Faucher, j'en parlerai au ministre et, foi de marin, d'Iberville sera représenté dans la flotte.

Quelque temps après, l'amiral Peyron était lui-même ministre de la marine et, se souvenant de la parole donnée, le d'Iberville fut lancé.

L'amiral en informa aussitôt Faucher et je regrette de ne pas avoir sous la main la lettre qu'il lui écrivit à cette occasion.

Vous voyez bien que le sort du contre-torpilleur d'Iberville a lieu de nous intéresser.

J. J. Leduc

NOUVEAU PAS SUR LA PLANÈTE MARS

—Monsieur, c'est un astronome américain qui demande à vous parler. Ils sont deux. Voici leurs cartes.

—Percival Lowell.—Alvan Clark."

—Faites entrer.

—Tout à fait enchanté de vous recevoir, monsieur Lowell. Nous connaissons en France vos beaux travaux astronomiques. Vous venez un peu voir l'Europe ?

—Je suis arrivé ce matin par la gare Saint-Lazare, et je vais repartir par la gare de Lyon.

—Si vite ! Toujours météores, les Américains.

—Je vais au Sahara chercher s'il y a un point d'atmosphère parfaitement calme. Mais je tiens à vous montrer d'abord ce que nous avons déjà obtenu sur nos montagnes de l'Arizona. C'est votre ouvrage sur la planète Mars qui nous a lancés. Mais nous ne sommes plus d'accord avec vous. Vous allez jeter les hauts cris !

—Au contraire, cher monsieur. Vous savez bien que je ne cherche que le progrès, et nul n'a été aussi

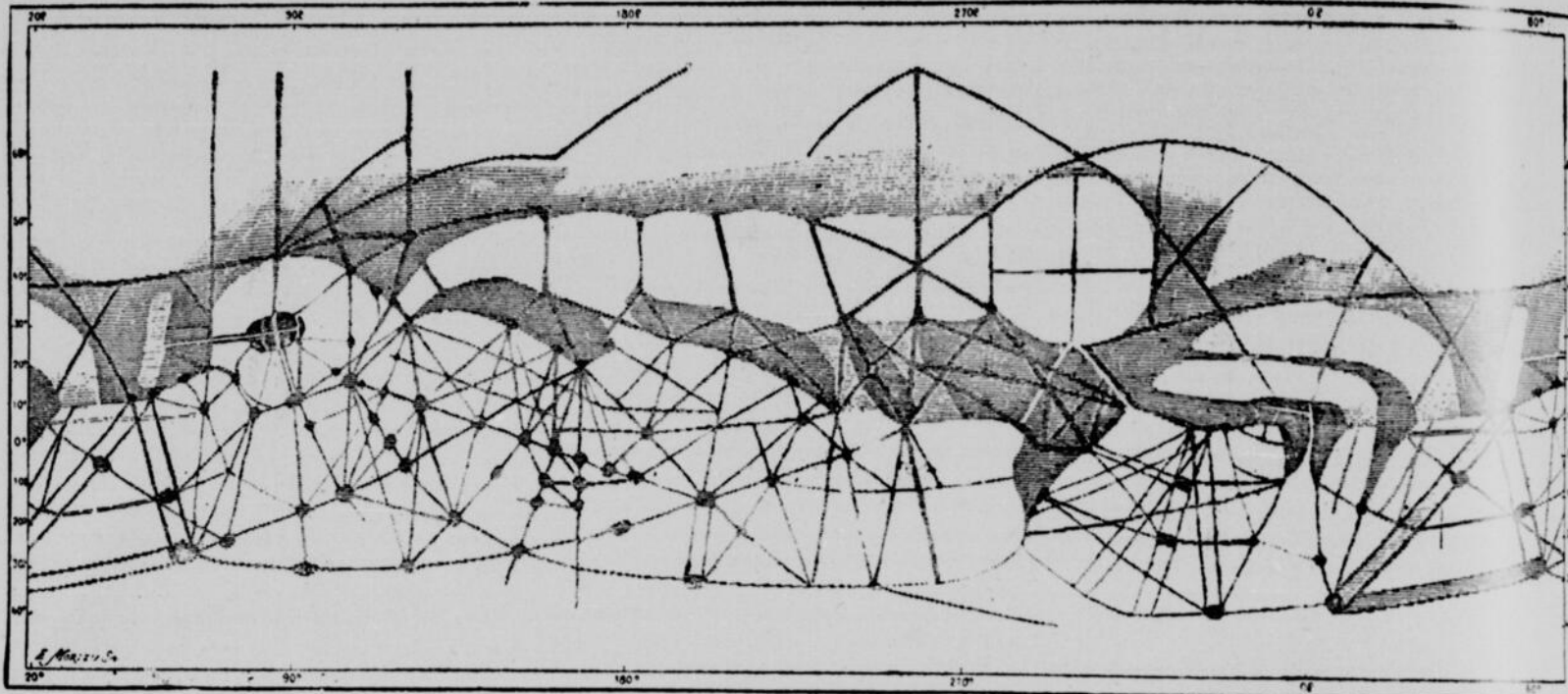
heureux que moi de vous voir consacrer un observatoire spécial à notre amie la planète Mars. Vous savez qu'en France la science indépendante est peu soutenue. Vous marchez vite, chez vous au contraire. Avez-vous du nouveau ? tant mieux. D'ailleurs, M. Alvan Clark est le premier opticien du monde entier. Il a dû vous construire un instrument parfait.

—Vous l'avez dit : parfait.

—Et de quelles dimensions ?

—Quarante-cinq centimètres de diamètre.

—A quelle altitude êtes-vous, sur votre montagne de Flagstaff ?



NOUVEAU PLANISPHERE DE LA PLANÈTE MARS

—Deux mille deux cents mètres. L'atmosphère est excellente, et les images sont d'une netteté parfaite. Nous avons pu pousser les grossissements jusqu'à 800 et 900 fois.

—Mars est passé à 64 millions de kilomètres. Vous l'avez rapproché à 80,000 et même un peu plus. C'est cinq fois plus près que la Lune vue à l'œil nu. Et vous avez vu... ? Je vous crois d'avance.

—Non. Vous êtes beaucoup trop classique et, j'oserai dire, timoré. Vous avez peur de sortir des lisières de l'École.

—Vous croyez ? Demandez aux astronomes de l'Institut ce qu'ils en pensent.

—Vous vous arrêtez en route.

—C'est pour vous laisser le plaisir d'aller plus loin.

—Eh bien, vous savez, les fameux canaux. Vous n'en avez que 79 sur votre carte. Nous en avons 183, c'est 104 nouveaux. Plusieurs sont fins comme des cheveux. Et vos lacs ! Nous en avons 45, presque tous exactement ronds. Et quant aux changements que vous avez décrits, ce ne sont pas des inondations.

—Qu'est-ce que c'est ?

—Tout cela, c'est de la végétation.

—Et nos mers ?

—Des prairies.

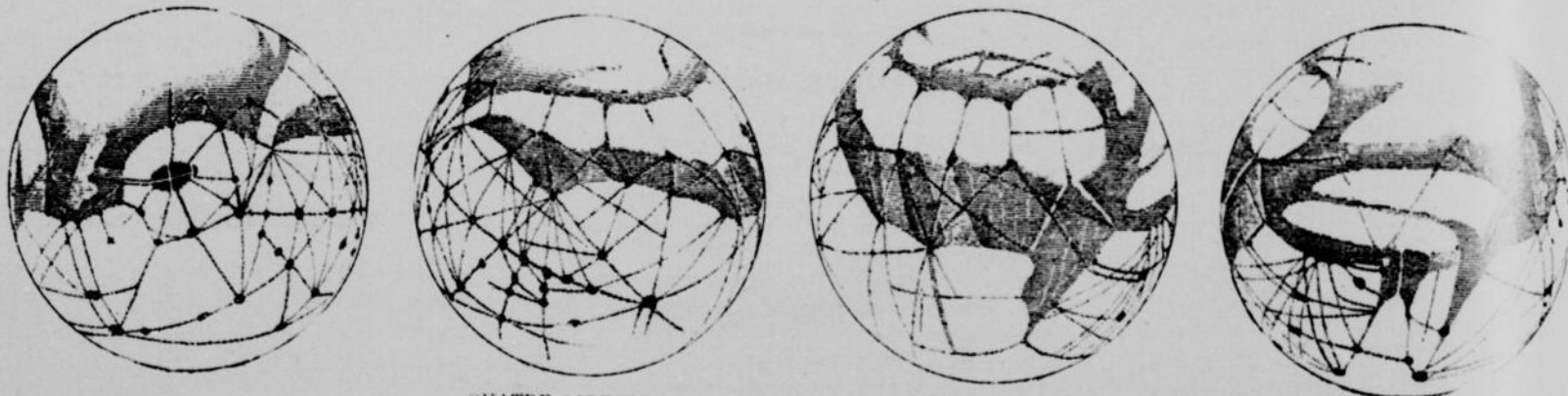
—Et nos lacs ?

—Des oasis.

—Du reste, ajouta l'habile observateur, moi aussi j'ai écrit un livre sur Mars, et je vous en apporte les épreuves, y compris celle de la carte nouvelle. Vous allez conclure comme moi que ce ne sont pas là des mers, puisque les prétendus canaux les traversent.

Et M. Lowell déploya sous mes yeux la carte reproduite plus loin.

—Très curieux. Mais êtes-vous sûr d'avoir bien vu. A la limite de la visibilité, on peut être déçu d'illusions, et même revoir ensuite ce qu'on a cru voir une première fois. Vous savez comme moi, par exemple, que la figure d'haltère dessinée il y a deux siècles par



QUATRE ASPECTS DE LA PLANÈTE MARS VUE AU TÉLÉSCOPE

Cassini n'existe pas. Pourtant, tout le monde croyait la voir.

—Nous sommes parfaitement sûrs, M. Pickering et M. Douglass comme moi. Et, maintenant, nous livrons avec confiance nos observations à la critique des astronomes. J'appelle surtout votre attention sur le dessin géométrique des canaux. Voyez ces points de rendez-vous. C'est intentionnel. C'est fait exprès pour drainer les eaux. Tenez ! ne devinez-vous pas là un centre capital ?... Et là aussi.

La conversation se développa, entre M. Lowell, M. Alvan Clark et moi, sur cet intéressant sujet. Je n'é-

tais pas éloigné d'admettre (et j'ai déjà écrit) que nous ne voyons pas vraiment les canaux. Tous ceux qui ont eu l'inénarrable plaisir de voyager en ballon et de planer à une certaine hauteur au-dessus des fleuves ont remarqué que ces fleuves se réduisent à un mince filet, mais que le cours du fleuve est admirablement tracé par la verdoyante vallée qu'il arrose, les prairies dessinant ce cours de part et d'autre. Un jour que je me trouvais, à 6 heures du matin, à 2,500 mètres de hauteur au-dessus du Rhin, à Cologne, j'ai été tout surpris de la minceur du fleuve, à peine visible comme un filet vert au milieu de sa prairie allongée comme un

ruban, vert aussi, du sud au nord. J'eus la même impression en passant un jour à 3,300 mètres au-dessus de la Loire, sur Orléans, et même l'eau était invisible, c'est le fond de sable jaune que l'on apercevait comme un filet central du ruban de la prairie. Dans les canaux de Mars, c'est aussi le produit de l'eau que nous voyons, la végétation, et non les canaux eux-mêmes.

Quant aux mers, nous demandons à réfléchir jusqu'au mois de décembre prochain. La planète va nous revenir, obéissante aux lois de l'attraction, et permettra aux observateurs de confirmer les tracés de cette carte nouvelle. Si vraiment ces lignes foncées tra-

versent les mers comme les continents, nous serons conduits à modifier notre interprétation et à ne plus les considérer comme des étendues d'eau.

Cependant il y a de l'eau sur ce globe voisin. La preuve la plus évidente en est dans les neiges qui s'étendent en hiver tout autour des pôles, jusqu'à une latitude égale à celle de Saint-Pétersbourg, et quelquefois même à celle de Paris, et qui, sous les rayons du soleil du été, fondent presque entièrement. Cette fonte des neiges circumpolaires est beaucoup plus complète sur Mars que sur la Terre, sans doute parce que les saisons, analogues aux nôtres, sont deux fois plus longues. Il n'en reste qu'un point, non au pôle géographique, mais au pôle du froid, à 350 kilomètres du pôle. D'où vient cette eau et que devient-elle ?

Ce qu'elle devient, nous le savons. Elle emplit les canaux et est distribuée sur toute la surface des continents pour l'irrigation des terres altérées. Il ne pleut jamais sur Mars, ou presque jamais. Le beau temps y est perpétuel. Il n'y a ni nuages, ni pluies, ni sources, ni ruisseaux, ni rivières, ni fleuves. La circulation de l'eau s'opère tout autrement qu'ici.

D'après les récentes observations, les eaux provenant de la fonte estivale des neiges donnerait d'abord naissance aux taches foncées que nous prenons pour des mers, on y répandant des filets d'eau qui alimenteraient des champs et des prés, des bois peut-être, dont le ton varierait avec les saisons. Puis elle serait envoyée par le réseau géométrique des canaux rectilignes jusqu'aux steppes les plus désertes.

La série de disques circulaires échelonnés aux intersections des canaux représenterait des oasis créées exprès et alimentées par ces eaux.

On sait que sur ce monde voisin un homme du poids de 75 kilogrammes n'en pèserait que 26, que la densité des matériaux est beaucoup plus faible qu'ici, que l'atmosphère y est très légère, et que les conditions de la vie y diffèrent toutes très sensiblement des nôtres. Il est probable que l'humanité, quelle qu'elle soit d'ailleurs au point de vue de la forme, y est plus avancée que la nôtre—Mars étant plus âgé que la Terre—et de beaucoup supérieure en intelligence. Cette unité fraternelle d'organisation semblerait d'ailleurs conforme à nos idées théoriques sur nos voisins du ciel.

Les progrès de l'optique avancent vite, et continueront d'avancer. Ne concluons pas encore. Attendons. Mais constatons les rapides progrès de la plus belle et de la plus attractive de toutes les sciences.

Nous ne nous étendrons pas davantage ici sur ce sujet. Ajoutons seulement que M. Lowell a bien voulu retarder de quelques jours son départ pour nous donner à la Société astronomique de France une conférence qui a eu le plus grand succès. Cette séance, présidée par M. Cornu, président de l'Académie des sciences, a été particulièrement intéressante. Qu'est-ce que c'est, me direz-vous, que la Société astronomique de France ? C'est une association dont peuvent faire partie, moyennant dix francs par an, tous ceux qui aiment la science, et qui tient, par son Bulletin mensuel, au courant de tous les progrès.

Nous reproduisons ci-dessus quatre globes représentant l'ensemble de la planète Mars, telle que l'a observée M. Lowell. L'astronome américain a dressé, d'après ses observations, le planisphère que nous reproduisons également. Celui-ci représente ces mêmes globes développés sur un plan d'après le système de projection de Mercator, usité en géographie pour la construction des cartes marines.

CAMILLE FLAMMARION.

Confondre la richesse avec le bonheur, c'est prendre le moyen pour le but. Autant vaudrait croire qu'un couteau et une fourchette peuvent vous donner un bon appétit.—DULCIS.

Jésus-Christ seul a la mesure de notre être. Seul il a fait de la grandeur et de l'infirmité, de la force et de l'infirmité, de la vie et de la mort, un breuvage tel que notre cœur le souhaitait sans le connaître.—LACORBAIRE.

LA CLOCHE DE LOUISBOURG

Cette vieille cloche d'église
Qu'une gloire en larmes encor
Blasonne, brode et fleurdelise,
Rutille à nos yeux comme l'or.

On lit le nom de la marraine,
En traits fleuronnés, sur l'airain,
Un nom de sainte, un nom de reine,
Et puis le prénom du parrain.

C'est une pieuse relique :
On peut la baiser à genoux ;
Elle est française et catholique
Comme les cloches de chez nous.

Jadis, ses pures sonneries
Ont mené les processions.
Les cortèges, les théories
Des premières communions.

Bien des fois, pendant la nuitée,
Par les grands coups de vent d'avril,
Elle a signalé la jetée
Aux pauvres pêcheurs en péril.

A présent, le soir, sur les vagues,
Le marin qui rôde par là,
Croit ouïr des carillons vagues
Tinter l'*Ace maris stella*.

Elle fut bénite. Elle est ointe.
Souvent, dans l'antique beffroi,
Aux Fêtes-Dieu, sa voix s'est jointe
Au canon des vaisseaux du Roy.

Les boulets l'ont égratignée,
Mais ces balafres et ces choes
L'ont à jamais damasquinée
Comme l'acier des vieux estoës.

Oh ! c'était le cœur de la France
Qui battait à grands coups alors
Dans la triomphale cadence
Du grave bronze aux longs accords.

O cloche, c'est l'écho, sonore,
Des sombres âges glorieux,
Qui soupire et sanglote encore
Dans ton silence harmonieux.

En nos cœurs tes branles magiques,
Dolents et rêveurs, font vibrer
Des souvenirs nostalgiques
Douce à nous faire pleurer.

Arrière Beauchemin

CONSEILS AUX JEUNES FEMMES

Je ne suis pas de ces moralistes sévères qui prescrivent le renoncement absolu aux plaisirs mondains et je crois fort qu'il est excellent, à tous les points de vue, qu'une jeune femme aille dans le monde.

Dans un tout jeune ménage le mari serait plutôt enclin à séquestrer sa conquête ; il voit dans l'intimité charmante du tête-à-tête conjugal la réalisation complète de son idéal de bonheur et, très sincèrement, pense que toute personne qui vous adresse la parole lui ravit une joie dont il revendique l'exclusivité.

Ce sont les heures radieuses du début de votre union. L'un pour l'autre, complètement, telle est la devise de ces instants heureux, mais vous n'êtes pas mariée pour un an ou six mois, n'est-ce pas, chère madame, et l'extase a rarement dépassé ces limites-là.

Aussi vous conseillerai-je de faire tous vos efforts pour entraîner votre mari dans le monde, alors même que vous n'auriez aucun goût pour les fêtes et les bals. En effet, il est beaucoup mieux de transporter à travers les salons amis cette belle passion des premiers jours du mariage ; elle y persiste, s'y fortifie même, plutôt qu'elle ne s'y éteint ; elle garantit votre mari contre un retour vers les habitudes du jeune homme. Vous êtes là d'ailleurs pour surveiller vos intérêts.

Si, au contraire, vous êtes demeurés isolés pendant de long mois ; si vous avez encloué votre bonheur, vous pourrez craindre qu'un retour brusque au milieu de ces mondanités d'où son amour pour vous l'a tenu

éloigné, ne fasse sur votre mari une impression assez forte pour que la date de votre rentrée dans le monde marque ce "point" de l'amour conjugal, après lequel la roue ne tourne plus dans le même sens.

Il existe, je le sais, des hommes sur l'esprit desquels l'influence ambiante ne s'exerce pas ; ceux-là aiment vraiment, mais ils sont rares, très rares ; vous souhaitez d'en avoir épousé un, c'est demander pour vous le plus grand des bonheurs.

A côté de cette perfection, combien de "bonne moyenne" d'affection, de dévouement, d'estime ; combien d'excellents cœurs auprès desquels vous pouvez trouver le bonheur !

Ménagez un peu les défauts fort anodines des maris non parfaits, mais excellents, jeunes femmes qui vous désespérez quand ils cessent d'être le fiancé tendre et langoureux ; sachez passer sans secousse et sans désillusions de la lune de miel dans cet état du bon mariage, d'où le roman est banni, au plus grand profit de l'amour véritable du mari et de la femme ; de cet amour sans folie, qui imprègne toute une existence, emprisonne une âme et la marie à une autre dans une félicité permise de tous les instants, parce qu'on s'est donné l'un à l'autre pour le bien et que le devoir possède un charme plus grand que rien au monde.

Ainsi donc, mesdames, c'est bien entendu. Reprenez le plus tôt possible la vie courante ; ne laissez pas le tête-à-tête se prolonger ; c'est le plus sûr moyen de fixer à votre foyer l'amour ; cet amour dont les pères avaient fait un enfant, sans doute parce qu'il est surtout espiegle et nous joue tous les tours possibles.

JEANNE DE MONTANAY.

LES FEMMES BONNES

Le plus grand éloge qu'on puisse faire d'une femme, c'est de dire qu'elle est bonne. Les femmes qui se gagnent l'admiration, l'amour et le respect de tout le monde, sont celles qui sont bonnes. On peut admirer une femme de talent, de grâces brillantes ; on peut passer avec elle des heures délicieuses, mais si, à toutes ces qualités elle ne joint la bonté, un sage n'aimera pas à passer sa vie avec elle. Nous admirons les femmes à qui la nature a donné la beauté ; ses perfections physiques nous charment, mais sans bonté chez celle qui possède tous ces avantages, le charme ne dure guère. La bonté seule gagne aux femmes notre foi entière et tout l'amour de notre cœur. L'influence des femmes, qui est immense, est aussi forte pour le mal que pour le bien. La femme peut rendre heureux ou malheureux bien des gens. Elle peut construire et détruire.

Le pouvoir dont disposent les femmes bonnes ne s'exerce jamais pour le mal ; elle ne s'attache qu'à faire le bonheur de ceux qui l'entourent. Aucun homme, à moins qu'il ne le veuille, ne peut être malheureux avec une femme bonne. S'il est pauvre, aucune extravagance qui augmente sa pauvreté n'est à craindre de la part de sa femme. S'il subit des déceptions ou des pertes, s'il fait des erreurs, les reproches n'augmentent pas ses embarras. Quelle que soit la voie qu'il ait entreprise de suivre, elle sera toujours à son côté prête à le secourir et à l'encourager si la route est rude à parcourir. D'autres femmes peuvent être plus belles, plus élégantes, plus accomplies qu'elle, mais aucune ne peut être plus fidèle, plus sincère et plus tendre ; aucune ne peut rendre son intérieur plus agréable et plus heureux ; elle est la meilleure, la plus franche amie de son époux. Les enfants d'une telle femme ne sont jamais négligés ; leur éducation est bien faite, et ils n'apprennent jamais ce qu'ils doivent ignorer.

Trois *beaucoup* et trois *peu* perdent l'homme : beaucoup parler et peu savoir ; beaucoup dépenser et peu avoir ; beaucoup présumer et peu valoir.

POURQUOI ?...

A celle que j'aime !...

Pourquoi vois-je la fleur, lys ou rose vermeille,
Embaumer l'air, heureuse au soleil exposée,
Puis soudain se courber sous le poids de l'abeille,
Pâlir, et puis mourir, faute d'une rosée ?...

Pourquoi te vois-je triste, ainsi qu'un jour d'orage
Quand tout semble sourire autour de ton printemps ?
Est-ce cruelle angoisse, ou bien épais nuage
Qui dérobe l'azur au ciel de tes vingt ans ?

Es-tu la pâle rose implorant un peu d'eau ?...
Je baignerai ton âme à l'onde bienfaisante
Murmurant dans mon cœur comme un doux chant d'oi-
L'amour ! fraîche rosée à la fleur expirante. [seau

Vois-tu le papillon, quand le ciel s'assombrit,
Ou l'oiselet craintif, ou la jeune hirondelle
Quand le vautour approche ? Ils cherchent un abri,
Et reposent confiants sous le buisson fidèle.

Pourquoi tourner la tête et me cacher le pleur
Qui voile ton œil noir, jadis si plein de charmes ?...
Tu veux garder le trait qui déchire ton cœur
Et qui te fait pleurer de ces amères larmes ?

Tel ce blanc papillon qui redoute l'orage...
Viens chercher un asile à l'ombre de mon cœur :
Je veux, de mon baiser, ranimer ton courage,
Et recueillir enfin l'aveu de ta douleur.

JOS.-H. DUGAS.

Sainte-Cunégonde, février 1896.

FIGURES D'ACTUALITÉ

SIR DONALD SMITH



Sir Donald-A. Smith est un vieux de la politique canadienne.

Le voyage au Manitoba qui vient de le mettre en évidence, à cause de son caractère officieux qui est venu ajouter aux difficultés de l'imbroglio scolaire, l'a ramené sur le terrain de ses débuts, en notre pays.

En 1870 et avant, en effet, sir Donald Smith vivait là-bas, dans l'Ouest, sur les vastes territoires de la Compagnie de la Baie-d'Hudson, dont il était un des principaux actionnaires. A ce titre, il eut un rôle prédominant dans les démarches et délibérations qui amenèrent l'entrée de Manitoba dans la Confédération. A ce titre, il a paru naturel qu'il s'intéressât à faire triompher le véritable esprit du contrat signé sous ses yeux. Sa qualité d'un des magnats du "Pacifique Canadien" lui fait aussi tenir à cœur que les relations restent bonnes entre le Manitoba et le Fédéral.

Tel a été le double secret de son intervention, plus ou moins bien comprise et même assez mal interprétée en certains cas.

THOMAS GREENWAY

Le premier ministre actuel de Manitoba a fait beaucoup parler de lui depuis cinq ans, en ces derniers douze mois surtout.

Ce n'est pas du tout un politique brillant, mais les circonstances, assez peu à son honneur, l'ont mis en lumière et lui valent la place que nous lui accordons aujourd'hui parmi nos "Figures d'actualité".

C'est en 1889 que Greenway, à la tête d'un gouvernement libéral, prit le pouvoir à Manitoba. Il succédait au gouvernement conservateur Harrison, qui avait lui-même remplacé le cabinet Norquay, président, depuis la fédération, en 1870, aux destinées de Manitoba.



Pour triompher, Greenway fit des promesses aux Français et aux catholiques, et n'eut rien de plus pressé que d'y manquer, dès qu'il fut installé. L'abolition du Conseil Législatif, celle de la langue française officielle, celle des écoles séparées furent le premier souci de son administration.

Mais voilà que la coupe de ses méfaits politiques devient pleine, et l'on peut prévoir le jour où Greenway croulera du pouvoir, au sein du mépris public.

FRED.-T. GREENHALGE



Le gouverneur Greenhalge, du Massachusetts, qui vient de mourir presque subitement, avait cinquante-quatre ans. Il vint en Amérique, avec son père, à l'âge de huit ans.

Il débuta dans les emplois les plus simples à l'industrie de la ville de Lowell. Il gagna lui-même de quoi suivre ses études universitaires, et en 1865 il était admis au barreau du Massachusetts. Sa carrière fut rapide.

En 1868 il était élu conseiller de sa ville de Lowell, et réélu en 1869. Commissaire d'écoles en 1873, en 1874 il devint juge adjoint à la Cour de police.

En 1880-81, Greenhalge était maire de Lowell ; en 1884, il était délégué à la convention nationale républicaine. En 1885, il devenait député à la Législature ; en 1888, avocat de la ville de Lowell et la même année député au 51e congrès. Il fut défait, lors de l'élection pour le congrès suivant.

Au bout de trois ans, candidat nommé au poste de gouverneur de l'état, il était élu par 35,697 voix de majorité. L'année suivante, 65,000 voix de majorité l'acclamaient. Et il venait d'être réélu pour un troisième terme, à une écrasante majorité, quand la mort est venu le surprendre.

NOS GRAVURES

L'ÉGLISE SAINT-PIERRE PAVOISÉE

Le dimanche, 15 mars dernier, l'Union Saint-Joseph de Montréal, célébrait par anticipation, et avec grande pompe, la fête annuelle de son saint patron.

Les RR. PP. Oblats de l'église Saint-Pierre avaient mis à sa disposition, pour la messe solennelle, leur gracieux temple de la rue Visitation. A cette occasion, il était décoré avec le meilleur goût, et nous avons cru intéressant d'en fixer, au moyen de l'héliogravure, l'aspect charmeur et imposant, afin de conserver un souvenir précieux de cette magnifique célébration.

LA CLOCHE DE LOUISBOURG

Louisbourg fut, comme chacun le sait, une des plus belles possessions des Français en Amérique. Après bien des bonnes et des mauvaises fortunes, des péripéties sans nombre, elle tomba, en 1758, entre les mains des Anglais et des Américains ligués pour lui faire la guerre. Aujourd'hui Louisbourg n'est plus qu'un monceau de ruines.

La vieille église française de Louisbourg était surmontée de deux clochers ; l'une des cloches a été apportée à Halifax, au commencement de ce siècle, et elle servit pendant longtemps à convoquer les fidèles aux frivoles homélies d'un pasteur protestant.

L'an dernier, lorsque Françoise descendit à Halifax, après avoir fait un touchant pèlerinage aux ruines de Louisbourg, elle apprit que la vieille cloche de Louisbourg était à vendre et résolut de l'acheter.

La souscription publique qu'elle a organisée à cet effet, au mois de février, a réussi pleinement et Montréal peut se vanter de posséder aujourd'hui une des plus anciennes reliques du temps de la monarchie française. Au-dessus de la croix fleurdelisée, on voit encore gravé le nom du fondeur : *Bazin m'a fait*, dit la cloche dans son naïf langage.

La cloche de Louisbourg est allée enrichir le musée du château Ramezay, dont l'inauguration officielle aura lieu, nous dit-on, au commencement d'avril. — F.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Notre gouvernement fédéral paie, à l'heure actuelle, \$265,000 par an à cinq cent quarante pensionnaires civils.

Sa Grandeur Mgr Decelles, évêque de Druzipara et coadjuteur de Saint-Hyacinthe, est de retour de son voyage à Rome. Ses ouailles ont salué son arrivée par les plus cordiales démonstrations de filiale piété.

Le journal quotidien, *Le Monde*, de Montréal, vient de passer sous la direction d'un nouveau syndicat, dont l'honorable M. G.-A. Nantel, commissaire des Travaux publics dans le gouvernement provincial, est le chef de file.

L'Italie continue de danser sur un volcan. Ménelik n'offre la paix qu'à des conditions inacceptables. Baratieri va passer en cour martiale. Crispi regagne les sympathies populaires et le cabinet Di Rudini est déjà chancelant.

Le dimanche 22 mars, a été bénite, à la cathédrale de Montréal, une cloche de 2,500 livres, fondue à Troyes, par les soins du R.P. Lacombe et destinée à la cathédrale de Mgr. Paschal, à Saint-Albert, Territoires du Nord-Ouest.

A la librairie du *Bulletin des Recherches Historiques*, de Lévis, M. J.-Ed Roy, l'historien bien connu, vient de publier une étude sur *Jean Bourdon et la Baie d'Hudson*. Ce travail, d'une vingtaine de pages, paraît bien fouillé et bien conduit. Merci et félicitations.

Notre ancien et sympathique gouverneur général, lord Dufferin, ayant atteint la limite d'âge, soixant-dix ans, va se retirer du service diplomatique anglais. Les témoignages les plus flatteurs, à cette occasion, viennent couronner les succès de sa brillante et utile carrière.

Sous sa nouvelle direction, nous osons nous flatter que le *Monde* tiendra à honneur de plus "souffler" au MONDE ILLUSTRÉ tout un article de notre distingué collaborateur M. Sulte, et l'intercaler, d'un bout à l'autre, dans un vulgaire compte-rendu, sans en donner aucunement crédit ni à l'auteur ni au journal.

Au cercle Ville-Marie, séance solennelle mercredi, le 25 mars. Le R.P. Tripiet, des Frères Prêcheurs, prédicateur du carême à Notre-Dame, sera le président d'honneur et M. A.-J. Boucher fera la conférence. Billets à 25 cts ; en vente chez Cadieux & Derome, Granger Frères et A.-J. Boucher.

Enfin, la Chambre des Communes du Canada a voté la seconde lecture du fameux projet de loi réparateur, en faveur de la minorité manitobaine. C'était à 5½ hrs du matin, le vendredi 20 mars, après trente-neuf heures de séance. Par dix-huit voix de majorité le Parlement, branche populaire, a adopté le principe de ce bill.

PETITE POSTE EN FAMILLE. — *Fauvette*, Montréal. — Bien joli ; nous publierons.

Une lectrice, Montréal. — Que voulez-vous ? le plan est peut-être bien beau, mais il n'est point pratique pour qui sait bien toutes les circonstances.

Ribon, Montréal. — Nous tâcherons de vous donner satisfaction.

W. L., Montréal. — La nouvelle nous semble intéressante ; nous la soumettrons à nos lecteurs.

I. V., Montréal. — Impossible d'admettre cet essai. Travaillez encore beaucoup.

E. M., Bienville. — Reçu votre envoi. C'est un bon essai, que nous publierons volontiers.

COMMENT MON AMI Z... S'EST MARIÉ

J'avais toujours dit à Z... : Tu te feras pincer !
 Mais lui me répondait invariablement :
 — Ça me connaît ! il n'en coûte rien de faire l'aimable auprès d'une femme.
 — Celui qui joue avec le feu finira un jour par se brûler, c'est fatal !
 — Bah ! me répliquait-il en souriant.
 Maintes fois Z... avait déclaré qu'il ne se marierait jamais. Il touchait à la quarantaine, et ses succès dans le monde étaient loin de diminuer.
 Un matin, je le vis arriver... il n'était point consterné, mais il paraissait moins gai et surtout moins sûr de lui-même qu'à l'ordinaire.
 Il se passait quelque chose, évidemment. Nous allâmes chez Bréhaut. Je ne voulais pas le questionner, quand mon ami Z... me jeta ces mots, sans dire gare :
 — Je me marie !
 Il m'aurait dit : Je songe à enlever la sultane Aïssé ; que j'aurais été moins surpris. Machinalement, je voulus lui serrer la main.
 — Tu avais raison, dit-il en souriant.
 — Mais ton mariage n'est encore qu'un projet ?
 — Il est irrévocable, murmura-t-il.
 — Et tu es content ?
 — Oui et non.
 — Ah !
 — Écoute, reprit-il, ce que tu avais prévu est arrivé, je me suis fait pincer, et c'est la plus singulière histoire que tu puisses imaginer.
 — Tu l'aimes ?
 — Oui et non.
 — Je ne comprends pas ; personne ne te force la main, tu es majeur... Ta blonde, si blonde il y a, consent-elle au mariage ?
 — Elle le sollicite !
 — Raconte-moi les circonstances éminemment graves qui ont dû te pousser à cette détermination ; toi, un homme que j'ai connu si incorruptible sur l'article du mariage...
 — Tu as prononcé le mot ! eh bien ! j'ai été corrompu.
 — Entre nous, tu ne l'as pas volé. Mais explique-toi afin que je m'associe à ta peine ou à ton bonheur.
 Il alluma un cigare et, appuyant ses deux coudes sur la table :
 — Tu connais Eva de..., dont la mère a donné un bal blanc qui a fait sensation. Tu la vois encore, cette belle créature que j'appelais une fille d'Ossian, à cause de sa chevelure en nimbe d'or et de ses yeux bleus et profonds comme le ciel le plus bleu ; Eva, dont le regard perdu dans l'extase semble soupirer pour le ciel comme une exilée pour sa patrie ! J'ai si bien pris au sérieux mon rôle d'amoureux, d'Antony, en un mot, que...
 — Que tu l'aimes réellement ?
 — Point précisément, mais qu'elle croit en mon amour ; et, en fin de compte, elle a trouvé en moi son idéal : dans sa virginale candeur, entraînée par son

esprit romanesque, elle a mis sa main dans ma main comme dans celle de son fiancé.
 — Pauvre enfant ! m'écriai-je.
 — Oui ! me répondit Z..., je suis pris... et par elle ! il n'y a plus moyen de me dédire. Et, figure-toi que ce mariage s'est conclu de la façon la plus grotesque du monde. Je flirtais avec Eva comme avec toute autre femme. Pour elle, j'avais dépouillé tout le scepticisme dont tu me sais capitonné, j'étais assidu auprès d'elle comme un amoureux las du monde, je cherchais à lire, dans la nappe bleue de ses yeux, ses desirs les plus intimes ; je ne parlais plus que poésies. Lamartine était pour moi le premier des poètes ; Mozart était l'égal de Dante. Chaque jour, je gagnais du terrain dans le cœur de cette chère enamourée d'azur, lorsqu'il y a un mois on donna une soirée intime. J'étais ce jour-là fort enrhumé ! Or, c'est grâce à ce rhume que je me marie dans quinze jours.
 Je ne comprends plus, et j'en étais à me demander comment une jeune fille, aussi idéalement romanesque que Mlle Eva de..., avait pu s'éprendre d'un homme enrhumé. Aucune bizarrerie ne m'étonne ; mais celle-là me confondait, car, mon ami Z... me l'affirmait, c'était à cause de son rhume qu'il se mariait.
 O poésie d'Eva, vous aviez donc sombré un instant ! Z... reprit :
 — J'étais donc fort enrhumé, mais enrhumé comme un homme du monde ne doit jamais l'être ! J'avais un atroce rhume de cerveau, le plus bête de tous les rhumes. Or, ce soir-là, elle se mit au piano. Tu connais son talent, elle joue avec un sentiment inouï. Elle préluda par la *Valse des Fleurs*. Sur sa demande, j'étais demeuré près d'elle et je tournais les feuillets de la partition. Apprends les déboires d'un homme enrhumé du cerveau ! Debout, près d'elle, je tournais donc ces feuillets.
 Ah ! mon cher ami, quand il t'arrivera d'être enrhumé, ne va jamais dans le monde ! Je me penchais pour redresser un feuillet un peu de travers, lorsqu'une goutte tomba sur la musique. Avec une rapidité excessive, je pris mon mouchoir et je le passai sur la goutte d'eau pour l'éponger.
 Eva me regarda.
 Tout son être tressaillit, mais ses doigts couraient, et elle continuait cette valse avec un entrain inaccoutumé.
 Tout à coup, nouvelle goutte d'eau !
 Mais cette fois, la malencontreuse goutte ne tomba point sur le livret musical, elle tomba... ah ! mon ami ! elle tomba sur les épaules radieuses d'Eva... Je ne pouvais l'essayer comme la précédente !... Honteux, je portai mon mouchoir à ma figure et je me couvri les yeux.
 La valse était finie.
 Rapidement, pendant qu'on félicitait Eva sur son exécution, je me précipitai dans une embrasure de croisée.
 — Maudit rhume ! pensai-je, en songeant à ce qui m'était arrivé.
 Soudain, je vis s'avancer vers moi Eva ; les yeux humides, elle me tendit la main.
 J'allais balbutier une excuse.

— Ah ! me dit-elle de sa plus douce voix, jamais je ne perdrai le souvenir d'une semblable larme ! Elle est là, ajouta-t-elle, en me montrant son cœur.
 Tenez, vous seul me comprenez, prenez ma main, la voulez-vous ?
 Je portai sa jolie main à mes lèvres. Sa mère s'était approchée.
 — N'est-ce pas que vous la comprenez, la chère mignonne, vous l'aimez bien !
 Je tenais toujours sa main, mon mouchoir inondé.
 La mère reprit :
 — Il fallait un cœur comme le vôtre pour s'unir au sien.
 Je portai de nouveau mon mouchoir à ma figure.
 — A demain, me dit tout bas la maman, nous cause-rons.
 Je demeurai tout abasourdi en songeant aux conséquences d'une larme d'homme enrhumé.
 Que devais-je faire ? Je suis retourné... et je me marie dans quinze jours. Mon cher ami, méfie-toi des rhumes de cerveau ! Que de fois m'a-t-on reparlé de cette larme provoquée par le sentiment exquis de l'art !
 Et dire que, pour faire plaisir à Eva, il me faudra quelquefois attraper froid !
 Voilà comment mon ami Z... s'est marié. — PARIS.

L'ART CULINAIRE

Canard rôti à l'orange. — Troussez votre canard comme pour rôtir ; piquez-le de menus lardons et de quelques morceaux d'écorce d'orange finement coupés ; mettez à la broche, et exprimez dans la lèchefrite le jus de deux oranges dont vous arroserez fréquemment votre canard pendant sa cuisson ; débroschez-le encore un peu saignant, et servez-le entouré de rondelles d'orange. Envoyez avec le jus de la lèchefrite bien dégraissée et additionnée de un ou deux jus d'orange.
Omelette à la confiture (entremets sucré). — Pour six personnes six œufs.
 Cassez et battez les œufs avec trois cuillerées de sucre en poudre et une pincée de sel.
 Faites cuire comme l'omelette au naturel, mais beaucoup plus mince, si la poêle est trop petite, faites en plusieurs.
 L'omelette à la confiture comme la plupart des omelettes entremets sucrés doit être plus cuite que les autres omelettes.
 Une fois cuite garnissez-la de marmelade de prunes ou même de gelée de groseilles, repliez et servez chaud.
Brandade de morue. — Lorsque la morue est bien désalée, mettez la dans l'eau froide et faites lui prendre un bouillon, débarrassez-la de la peau et des arêtes et rassemblez le tout dans une casserole. Assaisonnez avec un peu de poivre blanc, deux filets d'anchois, et une gousse d'ail. Travaillez alors fortement la morue avec une cuillère de bois pour la convertir en pâte, en ajoutant de temps en temps un peu de lait bouillant. Lorsque ce résultat est atteint, ajoutez peu à peu l'huile nécessaire, en travaillant toujours et en ajoutant toujours un peu de tout.

UNE SURPRISE AU FACTEUR



Comment nous y prendre ?



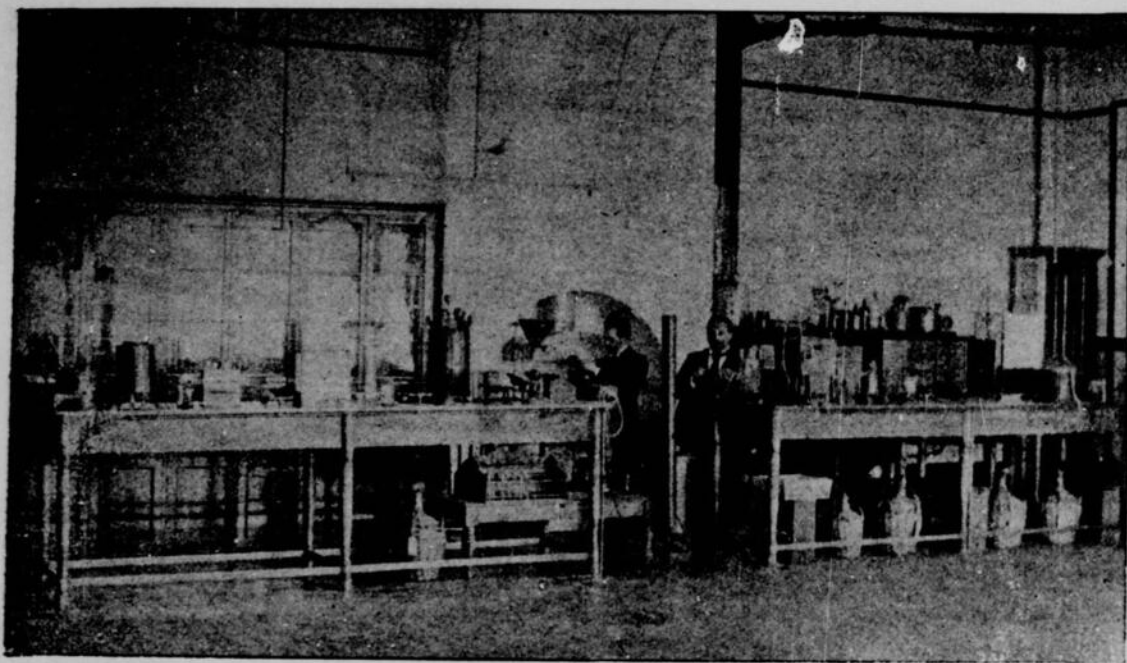
Fourrer dans la boîte aux lettres toutes les grenouilles,



Et quand le facteur va ouvrir la boîte...



Faudra voir la réception que les grenouilles vont lui faire.



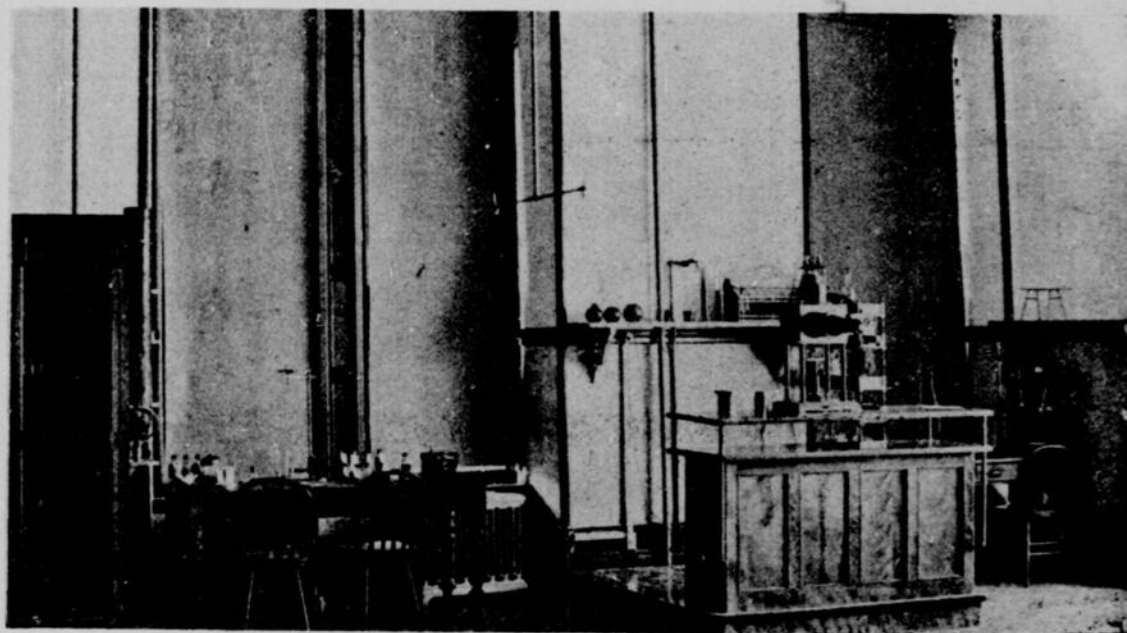
LABORATOIRE D'HISTOLOGIE (COTÉ NORD-EST)



LABORATOIRE DE CHIMIE



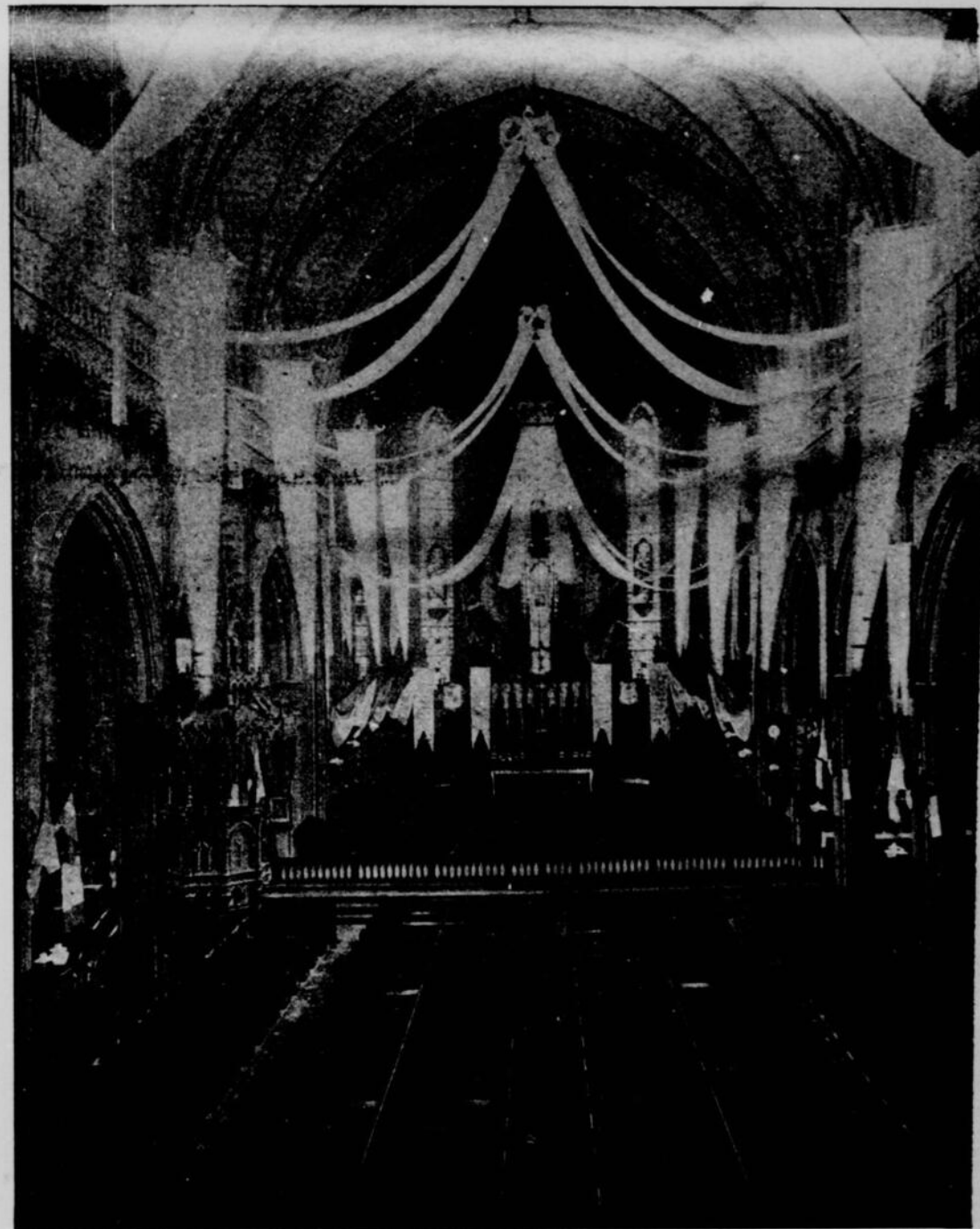
SALLE DE DISSECTION



LABORATOIRE D'HISTOLOGIE (COTÉ NORD)



MONTREAL. — LA SALLE DU CONSEIL DE VILLE



MONTREAL. — INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE ST PIERRE LORS DE LA FÊTE DE LA SOCIÉTÉ ST-JOSEPH

GALERIE ÉCHIQUEENNE

Je me rappellerai toujours, avec plaisir, l'ébahissement des membres du club d'Échecs Canadien-français — de glorieuse mémoire — lorsqu'on leur présenta, il y



CHARLES-EPHREM SAINT-AURICE

à déjà trois ou quatre ans, un petit bonhomme, grand comme ça, qui prétendait pouvoir lutter contre la moyenne des joueurs de notre club.

NOIRS—4 PIÈCES
BLANCS—5 PIÈCES
LES BLANCS FONT MAT EN 2 COUPS

Chacun voulut alors connaître son histoire. La curiosité s'était emparée de nous.

Le héros de la soirée était né à Montréal, le 15 avril 1882 ; il avait appris le jeu dès l'âge de sept ans, sous la direction de son père—un joueur de renom et de mérite dont nous parlerons avant peu—il composait déjà des problèmes d'un ordre très relevé.

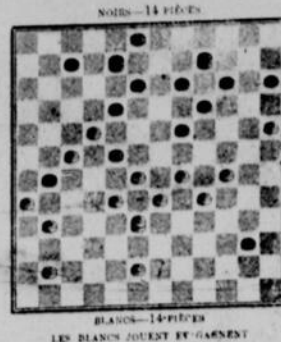
Bref, l'admiration fit place à l'étonnement. Charles-Ephrem Saint-Maurice (c'est le nom de cet enfant prodige), a continué sa marche ascendante depuis cette époque.

A l'heure actuelle, il n'a pas moins de vingt-cinq problèmes d'échecs et de dames à son actif. Plusieurs d'entre eux ont été publiés dans les principaux journaux du continent, ainsi que dans la *Stratégie*, de Paris, et ont valu au jeune auteur les félicitations des amateurs les plus éminents.

J'avance sans crainte qu'il est présentement le plus fort joueur de son âge en notre pays, et que, s'il continue à progresser dans la proportion du passé, il deviendra une étoile de première grandeur.

Souhaitons-le pour l'honneur de la race.

Afin de permettre à nos lecteurs de juger par eux-mêmes et d'apprécier les talents de cet enfant, appelé, croyons-nous, à briller dans le monde échiquéen, nous publions ci-contre un certain nombre de problèmes de sa composition, et vous m'en direz des nouvelles !

NOIRS—14 PIÈCES
BLANCS—14 PIÈCES
LES BLANCS JOUENT ET GAGNENT

UN PION.

NAPOLÉON Ier MORT EMPOISONNÉ ?

Le *Figaro* publie une page curieuse des Mémoires du général baron Thiébault, qui prétend que Napoléon Ier est mort empoisonné par un fils naturel de Louis XV, Gassicourt, qui avait fondé une pharmacie sous le nom de Cadet et était devenu le pharmacien de l'empereur. Le général Thiébault prétend tenir ces renseignements de Gassicourt lui-même, qui avait repris son service auprès de l'empereur après le retour de l'île d'Elbe.

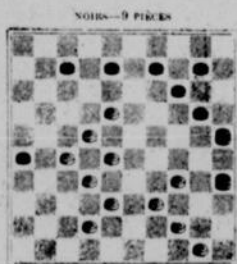
Telle était la position de Gassicourt, lorsque, dans les premiers jours de juin, il fut mandé dans le cabinet de Napoléon, et là, après quelques mots sur la gravité des circonstances, sur les chances de revers auxquels on ne devait pas survivre, ou d'une captivité qu'on ne pouvait supporter, il reçut, mais sous l'injonction du secret le plus absolu, l'ordre de préparer lui-même une dose de poison infallible, de la rendre aussi peu volumineuse que possible et, pour qu'elle fût parfaitement cachée et constamment à portée de la main, de la loger dans une breloque, ne pouvant être ouverte que par celui qui en saurait le moyen.

Bouleversé par un tel ordre, Gassicourt supplia Napoléon de lui permettre quelques mots : ces mots furent articulés avec toutes les preuves, toutes les marques d'une émotion violente ; ils furent écoutés avec bonté, mais restèrent sans effet. L'ordre fut maintenu et exécuté ; peu avant son départ pour Waterloo, Gassicourt remit en mains propres la breloque contenant la formidable pilule.

Or, dans la nuit du 21 au 22 juin, un nouvel ordre l'appelle en toute hâte à l'Élysée. Il accourt : Napoléon venait d'avaler le poison ; mais, de nouvelles pensées ayant changé sa détermination, Napoléon demande d'en empêcher l'action. Quoique terrifié, les cheveux lui dressent, une sueur froide l'ayant saisi, Gassicourt n'en fit pas moins tout ce qui restait au pouvoir des hommes : des vomissements aussitôt provoqués, obtenus et alimentés au moyen d'abondantes boissons, lui firent espérer que l'assimilation du poison avait pu être prévenue.

Pourtant, en me racontant ces faits, trois ans après que Napoléon était à Sainte-Hélène, il ne pouvait encore se défendre de la terreur que cet empoisonnement n'eût des suites ; lorsqu'on parla des souffrances de Napoléon, il frémit à l'idée qu'elles n'en fussent le résultat, et, lorsque Napoléon fut mort et que l'on sut que cette mort provenait d'une lésion à l'estomac, il me répéta dix fois pour une :

« Quelques parcelles du poison n'ont pu être extraites. Dès lors, ou plus tôt ou plus tard, la mort était infaillible... »

NOIRS—7 PIÈCES
BLANCS—7 PIÈCES
LES BLANCS JOUENT ET GAGNENTNOIRS—7 PIÈCES
BLANCS—7 PIÈCES
LES BLANCS JOUENT ET GAGNENTNOIRS—9 PIÈCES
BLANCS—11 PIÈCES
LES BLANCS JOUENT ET GAGNENT

CONSEIL PRATIQUE

La solution suivante fait, assure-t-on, périr immédiatement les puces, les punaises, les fourmis, les vers qui attaquent le bois, etc. On prend une pinte d'eau, une cuillère à café de quassia en poudre et une once de gros savon ; on mêle et on fait bouillir le tout pendant cinq minutes. Il suffit d'humecter de cette solution, avec une éponge, les endroits infestés de ces sortes d'insectes pour obtenir aussitôt l'effet désiré.

PASSE-TEMPS RÉCRÉATIFS

FAIRE TENIR UN CRAYON SUR SA POINTE.

Notre dessin donne, sans qu'il soit besoin d'autre explication, la solution du problème : Faire tenir un crayon sur sa pointe.

Il suffit d'enfoncer la lame d'un canif dans le crayon, vers le côté de la pointe, et de replier cette lame légèrement en faisant varier son ouverture jusqu'à ce qu'on sente que l'équilibre est obtenu.



L'ensemble du crayon et du canif se tient en équilibre, conformément aux lois de la physique : le centre de gravité du système est situé au dessous du point d'appui (le doigt, le bord de la table, etc.) ce qui donne un équilibre stable.

En faisant varier l'ouverture de la lame, vous pourrez donner à votre crayon des inclinaisons différentes, et lorsque le centre de gravité du système viendra se placer sur le prolongement de l'axe du crayon, celui-ci aura une position parfaitement verticale.

Tom Ter.

PRIMES DU MOIS DE FÉVRIER

LISTE DES RÉCLAMANTS

- Montréal.—J. Maranda, 189, rue St-Charles-Borromé ; Mme D. Chartrand, 62, rue Verdolles ; Henri Girard, 927, rue St-Denis ; Georges Paré, 200, rue Ste-Elizabeth ; F.-X.-U. Dansereau, 1811, rue Ste-Catherine ; Hôpital Notre-Dame, 1429, rue Notre-Dame ; Adélar Fortier, 169, rue Ste-Elisabeth ; Joseph Leconty, 385, rue Rivard ; Mlle Maria DesRivières, (deux primes) 6036, rue Sanguinet ; F. Vadeboncoeur, 1, ruelle Ampleman, chemin Papineau.
- St-Henri de Montréal.—H. Prévost, 107, rue Ste-Zoé ; Napoléon Leboeuf, 218, rue Delinelle.
- Quebec.—J.-E. Filibert, 239, rue Prince-Edouard.
- St-Roch ; L.-N. Santer, 56, rue St-Valier, St-Roch ; Jean Vermette, 209, rue des Commissaires.
- St-André Arcton.—Mlle Laurenza Quesnel.
- Trois-Rivières.—Joseph Bellefeuille.
- Contrecoeur.—Z. Mayrand.
- St-Louis de Gonzague.—François Monette.
- Ottawa.—J.-T. Dufresne, 152, rue de l'Eglise.
- St-Marguerite, Lac Masson.—Rév. A.-G. Moreau.

Sur réception de 10c, nous enverrons par la poste, la règle complète du *Jeu de Pedro* (ou Pitro). Ce jeu de carte est si populaire maintenant, que nous avons cru devoir en publier la règle. Qu'on s'empresse de l'acheter, le tirage est limité. G.-A. Dumont, libraire, 1826, rue Sainte-Catherine.



Pas un tressaillement n'indique qu'elle avait entendu.—Page, 742, col. 2

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

DEUXIÈME PARTIE

ROSE ET MARIE-BLANCHE

—Et, interposant la fiole entre son regard et la lumière de la bougie qu'il tenait à la main, il constata que son contenu était presque intact.

Il sourit, glissa le dangereux flacon dans sa poche, sortit de la pharmacie, referma la porte à clef et regagna son cabinet de travail.

Là il déposa le flacon, derrière des livres, dans une des bibliothèques vitrées et à serrure, et il prit un volume de l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle* sur le dos duquel était imprimée la lettre majuscule : B.

Il posa ce lourd volume sur son bureau, l'ouvrit, en tournant les

feuilles d'un main fiévreuse, s'arrêta à la page où en tête d'un article se voyait le mot : *Belladone*, et lut :

“ BELLADONE, de l'italien *bella*, belle, et *donna*, dame, est une plante de la famille des *solanées*, genre *atropa*, connue par ses propriétés vénéneuses.

“ Fort commune dans les pays chauds et tempérés, elle croît volontiers sur les ruines et se plaît parmi les décombres.

“ *Dioscorides* lui avait donné le nom de *strychnos manicis*, d'où est venue l'expression de *strychnoma* qui, désigne le délire particulier produit par son poison.

“ Ce poison est des plus violents.

“ Prise à petite dose la Belladone produit une sensation de sé-

cheresse et de contraction à la gorge et au pharynx, la déglutition devient difficile, les pupilles sont dilatées, la vue se trouble, il survient un peu de céphalgie et des éblouissements.

— Prise à haute dose les phénomènes deviennent des plus graves, et la vie elle-même est menacée.

— Nausées, soif ardente, dysphagie, cardialgie, vertiges, pâleur de la face, hébétude, yeux rouges, saillants, hagards, pupilles fortement dilatées, dépourvues de toute faculté de contraction, ouvertes comme de larges trous noirs, bientôt abolition momentanée ou permanente de la vue, délire, le plus souvent gai, mais parfois triste et sombre, loquacité, chants, rire, danse, stupidité, toutes les formes de l'ivresse ; gesticulations désordonnées, hallucinations, respiration pénible, sueurs abondantes, dysurie, froid aux extrémités, et mort.

Gilbert s'interrompit et, avec son mouchoir, essuya ses tempes mouillées de sueur.

— La mort ! murmura-t-il. Décidément le vicomte ne m'avait pas trompé ! Ce garçon-là est étonnant !... Il sait tout ! !

LXVIII

Le mari d'Henriette reprit sa lecture :

— Deux gouttes d'extrait de Belladone absorbées en temps utile, comme médicament, sont efficaces dans certaines maladies ; quatre ou cinq gouttes prises dans quelque liquide que ce soit, peuvent au bout de quelques jours amener de la céphalgie, de l'hébètement, une paralysie du cerveau.

Gilbert ferma le gros volume.

— C'est ce moyen qu'il faut employer ! se dit-il, c'est le seul !... .

L'hésitation n'est pas permise, si nous voulons réussir. Mais comment faire boire à Marie-Blanche ces gouttes de belladone qui doivent atrophier sa pensée ?

Tout à coup le misérable tressaillit. Une lueur joyeuse s'alluma dans son regard.

Il venait de se souvenir qu'avant chaque repas la jeune fille, obéissant à une ordonnance du docteur Germain, buvait un verre à bordaux de vin de quinquina qu'on plaçait à côté de son couvert.

En entrant le premier dans la salle à manger, il lui serait facile de verser le poison qui devait annihiler les forces et anéantir la mémoire.

Gilbert se mit au lit, rassuré sur l'avenir de ses projets.

Tous les matins le service de la table était fait par le valet de chambre. Lorsque Rollin entra dans la salle à manger, ce domestique allait prévenir *Mademoiselle* que son père l'attendait.

Le lendemain matin, quand Gilbert descendit, le verre de vin de quinquina, aux trois quarts plein, était placé, comme de coutume, auprès du couvert de la jeune fille.

Tenant tout débouché dans sa main le flacon de belladone, il s'approcha vivement de la table et laissa tomber dans le verre quatre gouttes du poison, puis il regagna à sa place et il attendit.

La jeune fille entra.

Gilbert paraissait avoir oublié la scène de la veille.

Il alla à la rencontre de Marie-Blanche et l'embrassa.

— As-tu bien dormi ? lui demanda-t-il

— Non... répondit-elle, sans rendre à son père le baiser qu'elle venait de recevoir.

— As-tu du moins un peu d'appétit ?

— J'essaierai de manger pour me donner des forces dont j'ai grand besoin... .

Et elle s'assit en face de son père.

— N'oublie pas de boire ton quinquina... . reprit-il.

Marie-Blanche vida le verre d'un seul trait jusqu'à la dernière goutte.

L'empoisonneur infâme n'avait pas sourcillé.

Il se montrait empressé, conciliant, paternel.

La jeune fille, malgré son désir de garder des forces, put à peine manger et demanda à son père la permission de se retirer avant la fin du repas... .

— Oui, va te reposer, mon enfant... fit-il, nous sortirons ce soir ensemble... .

Marie-Blanche regarda Gilbert avec surprise.

— Nous sortirons ensemble... répéta-t-elle, croyant avoir mal entendu.

— Oui.

— Et où irons-nous ?

— Je te conduirai au spectacle... Je veux te distraire... Cela te plaira-t-il ?... .

— Je vous obéirai... murmura la jeune fille pour toute réponse.

— Nous dînerons à six heures précises... .

La jeune fille se retira.

Gilbert finit tranquillement de déjeuner, se promettant bien de verser le soir de nouvelles gouttes d'extrait de belladone dans le quinquina de la pauvre enfant.

La maison de santé du docteur Giroux, à Joigny, était située dans la partie la plus pittoresque des environs de la ville, et son aspect n'avait rien de lugubre, au contraire.

Vue par un beau jour d'été, elle apparaissait aux visiteurs comme une vaste résidence d'agrément au milieu d'un joli parc admirablement entretenu.

Seulement de solides barreaux garnissaient toutes les fenêtres, excepté celles de l'appartement particulier du directeur.

Le docteur Giroux, assisté par trois médecins adjoints et entouré d'un nombreux personnel, était un homme d'une cinquantaine d'années, d'une santé vigoureuse, et célibataire.

Depuis dix-huit ans il dirigeait la maison achetée par lui deux cent mille francs, et il en avait fait un établissement de premier ordre dont on disait tout haut, généralement, beaucoup de bien, mais dont quelques-uns disaient, tout bas, beaucoup de mal.

Des gens malveillants, des envieux sans doute, avaient parlé de séquestrations arbitraires, de complaisances criminelles pour des familles riches qui voulaient, à tout prix, se débarrasser d'un membre gênant en le faisant interner comme fou.

Ces méchants bruits étaient arrivés aux oreilles de la justice.

On avait fait des enquêtes, envoyé des inspecteurs clairvoyants et sévères, mais comme on s'était trouvé dans l'impossibilité de découvrir le moindre fait délictueux, il avait bien fallu proclamer la parfaite honorabilité du docteur Giroux, sorti plus blanc que neige de ces épreuves.

Quant à ses mérites de spécialiste, personne ne les avait jamais mis en doute.

Le docteur Giroux ne s'était ému d'aucun bruit, se sachant assez habile pour ne jamais donner prise contre lui.

Déjà riche, il n'avait dans la vie qu'un objectif, atteindre plus rapidement possible le chiffre de fortune qu'il ambitionnait : trois MILLIONS. Une fois son rêve réalisé, il vendrait sa maison, se retirerait des affaires et satisferait tout à son aise sa passion pour les lointains voyages.

Dans sa vie heureuse où tout lui réussissait, le docteur René Giroux avait eu cependant une plaie saignante.

Cette plaie c'était son frère Pierre, médecin comme lui, plus jeune que lui de quelques années, qui, très intelligent mais très vicieux, après avoir mangé sa part de l'héritage paternel, avait mal tourné, si mal tourné que, compromis à Paris dans une affaire d'empoisonnement et d'infanticide, il s'était entendu condamner, par la cour d'assises du département de la Seine, à dix ans de travaux forcés.

Heureusement pour le docteur René cette condamnation, grâce au silence des journaux, ne fut connue de personne à Joigny, et, comme il avait rendu des services à un haut personnage, très influent, il obtint que son frère, après avoir subi sa peine en Nouvelle-Calédonie, ne serait point astreint à la surveillance et pourrait venir occuper chez lui une place de comptable.

Ce qui fut fait.

Pierre, du reste, vivait en reclus, et personne ne se doutait, ni au dedans, ni au dehors, du crime autrefois commis et de la peine subie.

Depuis quatre ans il occupait l'emploi à lui confié par son frère, et rien ne pouvait faire supposer que la tranquillité dont il jouissait pourrait, à un moment donné, se trouver en péril. Le malheureux oubliait ses compagnons de Nouméa.

Il était environ trois heures de l'après-midi.

Un violent coup de cloche venait de résonner à la grille de la maison de santé.

Le concierge sortit du petit pavillon qu'il occupait à proximité de l'entrée, et vint voir qui sonnait si fort.

Il se trouva en face d'un homme d'une trentaine d'années, vêtu d'une façon très correcte et très élégante.

— C'est bien ici la maison de santé de M. le docteur René Giroux ? demanda le visiteur.

— Oui, monsieur... répondit le concierge en ouvrant la grille.

— M. Pierre Giroux n'habite-t-il pas aussi cette demeure ?

— Si, monsieur... .

— C'est à lui que je souhaiterais parler.

— Veuillez vous rendre aux bureaux, monsieur... Vous y trouverez certainement M. Pierre, le comptable de l'établissement. Les bureaux occupent le rez-de-chaussée du bâtiment que vous voyez là, de l'autre côté de la pelouse.

Et le visiteur se dirigea vers le bâtiment désigné.

Un garçon de bureau vêtu d'une livrée bleu de roi à boutons de métal blanc vint à sa rencontre dans le vestibule et lui demanda ce qu'il désirait.

— Voir M. Pierre Giroux.

— Monsieur le comptable est dans son cabinet.

Et le garçon désignait de la main une porte au-dessus de laquelle se lisaient ces mots :

Les trois services étaient réunis sous la direction de Pierre, auquel était adjoint un seul employé.

—Qui faut-il annoncer ? reprit le garçon de bureau.

Le visiteur tira de la poche de son par-dessus un portefeuille de cuir de Russie, et de ce portefeuille il sortit une carte qu'il tendit à son interlocuteur.

L'employé la prit, ouvrit une porte capitonné et disparut.

Le nouveau venu, resté seul, tordait fiévreusement sa moustache.

Il semblait préoccupé.

—Nous allons bien voir... murmurait-il.

La porte capitonnée se rouvrit. Le garçon de bureau reparut et dit :

—Veuillez entrer, monsieur...

Le visiteur franchit le seuil, et la porte se referma derrière lui.

Pierre Giroux, debout, tenant à la main la carte qu'on venait de lui remettre, attendait.

—M. le vicomte de Grancey ? fit-il en saluant l'arrivant qui s'inclina et répondit :

—Le vicomte de Grancey, oui, monsieur...

En entendant la voix qui prononçait ces mots, Pierre Giroux tressaillit.

Cette voix, il l'avait entendue déjà, mais où ?

Il regarda avec attention le visiteur et tressaillit de nouveau.

Le visage, il ne le voyait certainement pas pour la première fois, mais de même que pour la voix, ses souvenirs étaient vagues et confus.

—Veuillez vous asseoir, monsieur, dit-il, et apprenez moi à quel motif je dois l'honneur de votre visite...

—Vous le saurez bientôt, monsieur, mais, en attendant, permettez-moi de vous adresser une question...

—Laquelle ?

—Celle-ci : N'avez-vous pas fait, il y a quelques années, un long séjour en Nouvelle-Calédonie ?

Pierre Giroux frissonna de tout son corps, et ses yeux parcoururent rapidement toute la pièce, comme pour s'assurer que personne n'avait pu entendre.

—Il a peur, se dit avec un sourire le pseudo-Grancey, je le tiens !

L'épouvante, en effet, une effroyable épouvante, naissait dans l'esprit du comptable.

Quel était cet homme qui connaissait à n'en pas douter son passé honteux ? qui venait troubler sa vie calme, toute de travail et d'expiation ?

De nouveau il cherchait vainement à se souvenir, à mettre un nom sur ce visage dont l'impassibilité lui faisait peur.

—Mais... monsieur... je ne comprends pas... balbutia-t-il, non sans peine. Vous êtes dans l'erreur...

Grancey lui coupa la parole.

—Nullement, répliqua-t-il, je suis sûr de mon fait... Vous êtes resté à Nouméa de 1874 à 1885.

L'ancien clerc d'avoué avait parlé un peu haut.

—Plus bas, monsieur... plus bas, je vous en supplie... dit le comptable d'une voix étranglée. Qui êtes-vous, que voulez-vous de moi, que venez-vous faire ici ?

—Remettez-vous, mon cher monsieur Giroux, répliqua de Grancey avec le plus aimable sourire, je ne vous veux aucun mal, et je garderai votre secret dans l'avenir, comme je l'ai gardé jusqu'à ce jour, à moins que vous ne me mettiez dans la pénible nécessité d'agir autrement...

—Mais c'est une menace, cela, monsieur... bégaya Pierre.

—Pas le moins du monde... Traitez-moi en ami, vous entendez, EN AMI, comme vous le faisiez là-bas, à Nouméa, et vous verrez que je mériterai plus que jamais ce titre...

Instantanément la lumière se fit dans la mémoire du comptable et il lui devint possible de mettre sur le visage de son interlocuteur le nom qu'il cherchait depuis le commencement de l'entretien.

—Ah ! s'écria-t-il, je vous reconnais !...

—Vous y avez mis le temps, mais mieux vaut tard que jamais ! dit l'ex-clerc d'avoué en riant.

—Vous n'êtes pas le vicomte de Grancey. Vous êtes Gaston Depréty...

—Parbleu ! Condamné comme vous aux travaux forcés ! Vous étiez infirmier à l'hôpital du bagne de Nouméa, comme moi... et nous avons toujours été d'excellents camarades... Tu dois t'en souvenir, mon très cher...

Le pseudo-Grancey se leva et tendit la main à son collègue qui la serra mollement, en murmurant d'une voix pleine d'angoisse :

—Ah ! que vous m'avez fait de mal tout à l'heure...

—Je le comprends... Oublié ici... vivant comme un rat dans son fromage, tu t'es demandé quelle tuile allait te tomber sur la tête...

—Oui... C'est vrai. Je me demandais cela...

Et Pierre Giroux essayait son front mouillé de sueur.

De Grancey reprit :

—Eh bien ! la tuile ne sera pas lourde... Tu pourras en juger, tout à l'heure.

LXIX

—Mais comment avez-vous su que j'étais ici ? demanda le comptable rentrant en possession de son sang-froid.

—Tu oublies les confidences que tu m'avais faites, répondit de Grancey. Quelques mois avant ta libération tu m'as raconté que ton frère consentirait à te recevoir et à t'employer dans son établissement de Joigny... C'était une maladresse de ta part car, là-bas, on ne sait pas au juste à qui l'on parle !...

—C'est vrai... murmura Pierre Giroux en prenant sa tête dans ses mains. C'était une maladresse et une imprudence...

—Dont je vais profiter aujourd'hui... fit l'ex-clerc d'avoué.

Le comptable releva la tête et regarda avec un effroi manifeste son interlocuteur qui poursuivit :

—Ne te mets pas martel en tête sans motifs, et écoute-moi. Tous les deux, victimes d'une législation absurde qu'il faudrait remanier de fond en comble, nous avons été condamnés avec la dernière rigueur pour des peccadilles sans importance, et envoyés à la Nouvelle où nous avons dû vivre, nous gens bien nés, bien élevés, instruits et distingués, avec le rebut du genre humain ! Notre peine subie, notre temps achevé, rien n'était fini, nous partions de Nouméa en trainant après nous le boulet de la surveillance. J'ai trouvé cela par trop inique et j'ai tenté de m'affranchir.

—Ma présence ici, et le nom de Grancey que je porte et que personne ne peut me disputer, te prouve que j'ai réussi ! Vivre heureux, au grand soleil, en satisfaisant tous mes caprices, voilà désormais quel est mon lot !...

—Le tien est moins enviable. Tu végètes comme une taupe dans son trou... Il paraît que tu as eu des remords !... un bagage bien inutile dans l'existence, mon pauvre vieux ! Enfin, ça te regarde, et puisque ça te convient, ça m'enchant, car j'ai toujours éprouvé beaucoup de sympathie pour toi et tu m'inspires la plus grande confiance.

—Je te la prouve clairement aujourd'hui en t'initiant au mystère de ma transformation. D'un mot tu pourrais me perdre... Il est vrai qu'une indiscretion de ta part te serait aussi funeste qu'à moi-même... Pierre Giroux, l'ancien forçat, employé chez le docteur René Giroux, son frère, chef d'une maison très honorable et très honorée ! Entends-tu d'ici les clabauderies !... Ton passé dévoilé entraînerait ton frère dans ta chute et tous deux vous seriez perdus ! Mais laissons de côté des suppositions oiseuses, et arrivons au but de ma visite...

A mesure que parlait l'ancien clerc, l'angoisse du comptable grandissait.

Instinctivement, il voyait un abîme ouvert devant lui.

De Grancey continua :

—J'ai besoin de toi... Je sais que tu es un ami sur qui je puis compter, et je suis ici pour te prier de me venir en aide.

—Comment le pourrais-je ?

—Tu vas le savoir... Je viens d'engager une grosse, très grosse partie, dont le gain fera de moi un homme riche, un millionnaire... Mais pour être certain de gagner, il me faut tous les atouts dans la main... Comprends-moi bien...

—J'écoute...

—Ton frère reçoit toujours des pensionnaires de l'un ou de l'autre sexe, atteints d'aliénation mentale ?...

—Toujours. C'est la spécialité de la maison...

—Alors, tout va bien !

—Il s'agit donc de l'internement d'un fou ? demanda Pierre.

—D'une folle.

—Femme ou fille ?

—Jeune fille.

—Dont la guérison est possible ?...

Jusqu'à ce moment, Grancey avait parlé du ton le plus naturel, mais ce fut d'une voix volontairement assourdie qu'il répondit :

—Il ne faut pas qu'elle le soit !

Pierre sursauta.

—Une séquestration illégale... un crime...

—Oh ! pas de ces mots-là, mon bon ami !

—L'honorabilité de la maison de mon frère...

—On sait ce qu'en vaut l'aune ! interrompit l'ex-clerc. Avant de venir te trouver, tu dois bien penser que j'ai pris mes renseignements à bonne source... j'en sais long. Je ne prétends point que monsieur votre frère soit pire que certains autres, mais il ne vaut pas mieux. Sous l'abri de la loi de 1838, les directeurs changent volontiers leurs maisons de santé en bastilles, dont chaque cachot rapporte gros... Tu le sais aussi bien que moi, et je te mets au défi de me le démentir, toi qui vis au milieu de tous ces mystères !

Pierre essayait de paraître calme, mais ses lèvres et ses mains tremblaient.

—Il faut voir mon frère, murmura-t-il.
 —Je ne veux pas le voir...
 —Cependant, pour traiter...
 —Je ne veux pas que ton frère me connaisse...
 —Je ne puis rien faire, moi...
 —Tu peux lui transmettre mes propositions. Une année de la pension dont il fixera le chiffre lui sera payée d'avance, et le jour où il annoncera la mort de sa pensionnaire à une personne que je désignerai, il recevra une prime de vingt mille francs...
 —Je n'oserai jamais lui proposer cela...
 —Pourquoi donc ? C'est très acceptable.
 —D'abord il est absent...
 Ce fut au tour de Grancey de tressaillir.
 —Absent ? répéta-t-il.
 —Oui.
 —Où est-il ?
 —En Belgique.
 —Depuis quand ?
 —Depuis deux jours...
 —Et cette absence doit durer ?
 —Une douzaine de jours encore.
 —Mais c'est fait exprès pour nous, cela ! s'écria de Grancey. Grâce à cette absence tout va marcher sur des roulettes !
 —Je ne comprends pas... fit Pierre Giroux qui tremblait de comprendre.
 —C'est d'une simplicité enfantine !... Supposons que tout à l'heure des parents éplorés, munis d'un certificat dûment rédigé et signé par un médecin, et légalisé par qui de droit, amènent ici un de leurs enfants frappé de folie et réclament un internement immédiat et indispensable... Qui serait chargé de leur répondre ?
 —Ce serait moi... bégaya le comptable.
 —Et, que devrais-tu faire en cette circonstance ?
 —Accepter, au nom du docteur René Giroux, l'internement demandé, si la demande était accompagnée de pièces justificatives mettant à couvert la responsabilité de mon frère.
 —Sois paisible, mon vieux collègue, les pièces justificatives ne laisseront rien à désirer... Avant huit jours, par conséquent en l'absence du docteur René, tu recevras la visite des personnes qui ont intérêt à l'internement et à l'incubabilité de la jeune fille en question. On te payera le prix que tu fixeras pour la pension et on te remettra, pour toi personnellement, cinq mille francs à titre de gratification pour services rendus... A ces sommes viendra se joindre la prime de vingt mille francs payée sur la simple nouvelle du décès... Voilà ma proposition... Je te conseille d'autant plus de l'accepter qu'il t'est moralement et matériellement impossible de le refuser...
 C'était vrai et indiscutable ! Oui, moralement et matériellement impossible, sous peine de se perdre et de perdre son frère avec lui !
 Aussi, après quelques secondes de réflexions, Pierre répondit-il d'une voix mal assurée :
 —Je l'accepte...
 —Sans arrière-pensée ? De franc jeu ?
 —A quoi me servirait une arrière-pensée ? Oui, je recevrai la malade que l'on m'amènera, mais, encore une fois, à la condition que le certificat de médecin sera de nature à sauvegarder la responsabilité de mon frère...
 —Eh oui ! cent fois oui !... il sera dans toutes les règles et rien n'y manquera !
 —Le nom de la jeune fille ?
 —Le certificat te l'apprendra...
 —Son âge ?
 —Dix-huit ans.
 —Le genre de folie ?
 —Il sera décrit tout au long dans le certificat.
 —Qui l'amènera ici ?
 —Moi, probablement.
 —Bien.
 —Ainsi, nous sommes d'accord sur tous les points ?
 —Sauf sur les chiffres...
 —Ah ! ah ! Un marchandage !... Quel est ton prix ?
 —Six mille francs pour moi, vingt-cinq mille comptant pour mon frère, un an de pension à huit mille francs payé le jour même de l'internement, ainsi que ma prime personnelle...
 —Les affaires sont les affaires, j'accepte...
 —Quel jour arriverez-vous ici ?
 —Je ne puis préciser.
 —Il est essentiel que ce soit avant le retour de mon frère.
 —Ce sera, certainement, d'ici à huit jours.
 —Je serai prêt à vous recevoir.
 Gaston Depréty s'était levé.
 Il tendit la main à son ancien camarade et reconduit par lui jusqu'au vestibule il lui dit, en présence du garçon de bureau :
 —Enchanté, cher monsieur, tout à fait enchanté, je vous assure, d'avoir fait votre connaissance.

Un quart d'heure après le pseudo-Grancey rentra à Joigny et, de l'hôtel où il était descendu en arrivant, il télégraphia à Gilbert Rollin, à Paris, rue de Vaugirard :

"Affaire conclue. Pressons-nous. J'arrive.

"GEORGES."

Ce fut seulement le lendemain de sa visite à la maison de santé du docteur Giroux que Georges de Grancey reprit l'express qui le ramenait à Paris.

Il se rendit aussitôt à son domicile de la rue Caumartin, espérant y trouver des nouvelles de ses associés.

En effet deux billets l'entendaient.

Le premier, écrit par Servais Duplat, disait :

"Tout va bien. La veuve ne change pas ses habitudes. La donzelle travail presque toute la journée chez un brodeur d'oripeaux à l'usage des frocards."

Le second, émané de Gilbert Rollin, ne contenait que ces mots :

"Réussite complète. Vous verrai ce soir."

De Grancey n'avait donc point à se déranger.

Il resta chez lui, travaillant de tête au dénouement du plan approuvé par ses complices, et à l'exécution duquel ils collaboraient en même temps que lui.

Ni l'un ni l'autre n'avaient perdu de temps.

Gilbert surtout.

Versant à chaque repas dans le verre de Marie-Blanche les gouttes de belladone qui devaient rapidement abolir sa mémoire et affaiblir son cerveau, il attendait avec impatience le moment où sa victime serait complètement à sa merci.

Les terribles effets du poison commençaient à se produire.

Dès le second jour, Marie-Blanche avait éprouvé des douleurs de tête lancinantes.

Ses pensées devenaient confuses, une sorte de voile s'étendait sur son imagination, ses prunelles si pures semblaient ternies.

Elle ne se plaignait pas.

D'ailleurs Gilbert aurait voulu faire montre d'une paternelle tendresse en la soignant lui-même et se serait bien gardé d'envoyer chercher le docteur Germain.

Dans la soirée, le lendemain du jour où il avait reçu la dépêche de Joigny, il quitta la jeune fille et se rendit rue Caumartin.

Servais Duplat y arriva quelques minutes après lui.

Encore une fois les trois gredins se trouvaient réunis.

Chacun d'eux rendit compte de l'emploi de son temps.

Gilbert affirma qu'avant la fin du mois, Marie-Blanche serait *mûre*, (c'est l'expression dont il se servit,) pour être transportée dans la maison de santé.

Duplat répéta ce que disait sa note déposée dans la matinée chez le pseudo-Grancey, et il acheva par ces mots :

—J'ai trouvé l'endroit que je cherchais...

—Où ? demanda Gilbert.

—A Bois-le-Roi...

—Et tu es content de ta trouvaille ? ajouta Grancey,

—C'est-à-dire que c'est comme fait exprès !! Dans la belle saison on viendrait s'y noyer pour son plaisir...

Deux jours se passèrent.

Marie-Blanche avait entièrement perdu l'appétit, il lui semblait qu'elle avait du feu dans la gorge.

Sa vue s'était beaucoup affaiblie.

Elle ne parlait plus.

Gilbert suivait tous ces symptômes avec une curiosité féroce.

LXX

Gilbert ne quittait presque pas la jeune fille, et semblait veiller sur elle avec une sollicitude vraiment admirable.

Les domestiques de la maison, dupes de cette comédie sinistre, plaignaient ce père et ce mari si cruellement frappé dans ses plus chères affections.

Le moment était venu pour lui de savoir si l'extrait de belladone avait suffisamment accompli son œuvre de destruction.

Il interrogea sa victime.

—Marie-Blanche, écoute-moi... commença-t-il.

L'enfant ne parut pas entendre, car elle ne tourna point la tête.

Gilbert répéta ce qu'il venait de dire.

Même silence et même immobilité.

Se penchant vers Marie-Blanche, il lui prit les mains et dit :

—Lucien de Kermoël, ton fiancé, est venu !

Pas un tressaillement n'indiqua que la jeune fille eût entendu.

Le doute cessait d'être permis. Marie-Blanche avait perdu la mémoire. Gilbert télégraphia au pseudo-Grancey : "*Affaire faite.*"

ILS EN SONT SATISFAITS

Toutes les personnes qui ont adopté le traitement du *Baume Rhumal* pour la guérison d'un rhume opiniâtre ou d'une bronchite tenace, ont dû leur guérison radicale au célèbre remède français, ainsi que l'atteste une volumineuse correspondance, 25cts le flacon dans toutes les pharmacies et les épiceries.

CHOSSES ET AUTRES

—Il paraît que l'on a fait du sucre nouveau à Saint-Joachim la semaine dernière.

—La paroisse de Sainte-Malachie, comté de Dorchester, va se construire une nouvelle église au coût de \$15,000.

—Un homme sensé doit faire en sorte de ne pas retomber le lendemain dans une erreur commise la veille.

—L'enseignement pour l'alpaga s'accroît et tout le monde va porter cet été des vêtements noirs d'alpaga.

—L'année 1896 est le troisième centenaire de l'importation du tabac en de la patate en Angleterre.

—Une livre de liège est considérée comme une allégeance suffisante pour soutenir un homme sur l'eau.

—Un remarquable personnage, c'est le Mikado. Il est roi et pontife suprême au Japon. Sa succession date de 2,400 ans, et il est le 122e mikado de sa famille. Son premier ancêtre était contemporain de Nabuchodonosor.

UN NÉGLIGENT

Celui qui tousse est un négligent s'il ne fait pas usage du *Baume Rhumal*, qui le guérit en quelques jours. A quoi bon souffrir quand on peut avoir la santé ? 25cts dans toutes les pharmacies.

—*The Irish Alderman*, une comédie drolatique, tient l'affiche au Royal, cette semaine. C'est une pièce d'un réel mérite et qui attire la foule. Au nombre des artistes qui chantent, exécutent des danses et autres variétés, citons : John Kernell, George Marion, les sœurs Urline, Phil et Mettie Peters, Sam et Dave Marion, Emily Gardiner, Emily Vivian, Ben Shields et autres.

—Dans sa livraison du mois de mars, le *Monde Moderne* publie : Le vol, nouvelle, G. Beaume ; Le 15 mars 1848 à Pesth, G. Syveton ; Une Samaritaine, M. M... ; Vieillards, nouvelle, Edgy ; Notes d'architecture, Dureau et Orième ; Le métropolitain de Paris, G. Cadoux ; Croquis italiens : Sienne, Marie-Anne de Bovet ; M. Sully Prudhomme, L. Claretie ; Un régal ; Le déplacement des corps massifs dans l'antiquité, G. Henry ; Jeanne d'Arc, par une jeune fille de France ; Art et photographie, M. Bucquet ; Les nuages, J. de Corvey ; Les chiens courants, P. Mégnin ; Les gîtes métallifères des Alpes centrales, L. de Launay ; Les régates du littoral, P. Meyan ; Le mouvement littéraire ; Chronique dramatique, M. Lefèvre ; Connaissances utiles ; La mode du mois ; La femme chez elle ; La cuisine du mois ; Jeux et récréations ; Inventions nouvelles. Ce numéro contient 25 articles inédits et 114 illustrations. Bureaux : 5, rue Saint-Benoit, Paris.

TOURNOI D'ECHECS

L'Angleterre vient de subir un échec, mais cette fois ce n'est pas par les armes, mais dans un *match* qui vient d'avoir lieu par le câble, entre huit des plus forts joueurs américains et anglais.

L'enjeu était une magnifique coupe offerte par sir Georges Newnes.

Le Remsen Hall, où les joueurs New-Yorkais étaient localisés, avait été splendidement pavoisé, et le public y a afflué en grand nombre durant les deux jours qu'a durés la lutte. Commencé le vendredi matin, à 10 hrs, le tournoi ne s'est

terminé que samedi soir, par la victoire des Américains.

Les coups joués étaient transmis, d'un côté de l'océan à l'autre, avec beaucoup de précision. A l'exception d'une ou deux erreurs, ça été un véritable succès.

Allons donc ! ce n'est pas une petite affaire que de jouer huit parties d'échecs par voie sous-marine, et cela est bien digne des deux nations qui se sont payé un tel luxe.

Voici les noms des seize champions :

Américains		Anglais	
1. Pillsbury	Blackburn
2. Showalter	Burn
3. Burille	Bird
4. Barry	Tinsley
5. Hymes	Locock
6. Hodges	Mills
7. Delmar	Atkins
8. Baird	Jackson

Pillsbury a capitulé devant Blackburn après 66 coups (gambit de la Dame) ; Showalter a battu Burn, avec le gambit de la Dame refusé, en 64 coups ; Burille a gagné contre Bird en 48 coups, avec le début P 4 D ; Tinsley a offert le gambit de la Dame à Barry, mais ce dernier le déclina et battit son adversaire en 67 coups ; les parties Hymes vs Locock (Ruy Lopez), Mills vs Hodges (Ruy Lopez), Delmar vs Atkinson (P 4 D), ont été des parties nulles ; Baird a perdu contre Jackson après 33 coups, avec un Guoco Piano.

Voici le résultat final :

Joueurs	Résultat	Joueurs	Résultat
Pillsbury	Blackburne
Showalter	Burns
Burille	Bird
Barry	Tinsley
Hymes	Locock
Hodges	Mills
Delmar	Atkins
Baird	Jackson

Est d'accord que

Le Baume Rhumal

Tout

Est le seul parmi les nombreux remèdes contre la toux, la bronchite, les maux de gorge, la grippe et la coqueluche qui

Le

Guérit

Monde

Radicalement, vivement, et à peu de frais, tous ceux qui en font usage, c'est-à-dire

Tous Ceux Qui Toussent

JEUX ET RECREATIONS

ÉNIGME

Je suis ce qu'on peut porter Et que l'on ne saurait prêter ; Ce qu'on se plaît à tourmenter Et que le temps fait regretter.

CHARADE

Oh ! qu'il est doux de penser Que vous êtes mon premier. Mon second sera, j'espère, A vos yeux toujours prospère. Quant à mon entier, amis, Je vous le donne gratis.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NUMÉRO 620

Enfantillages. — Papa, maman ; Bonbon, bébé. Déplacements arithmétiques. —

1	15	14	4	34
12	6	7	9	34
8	10	11	5	34
13	3	2	16	34
34	34	34	34	

ONT DEVINÉ :

Mlle Aldéa Lauriault, O. T., Johny Chagnon, Montréal ; Alfred Dubé, J. A. Langlois, J. H. LeBon, Québec ; L. A. Taillefer, Ste-Scholastique ; Mlle Rose-A. Mathieu, Montmorency Village ; E. E. Forgues, St-Alphonse de Granby ; Mlle Dulvina-B. Pagé, Tigène et Dounette, Les Ecureuils ; L. C. Couvrette, Crookston, Minn. ; N. Boutin, Valleyfield ; Mlle Emma Vincent, Mlle Eugénie Bourgon, Mlle Rosina Lanthier, Mlle Marie-Louise Lanthier, Mlle Marie Marleau, George Latour, Raoul Marleau, Mlle Camille Bourgon, Elzéar Marleau, Joseph Latour, St-Télesphore.

CANCER GUÉRI Et la Vie Sauvée

Par un usage persistant de la Salsepareille d'Ayer.

"J'ai été affligée pendant des années d'une plaie au genou que plusieurs médecins qui m'ont traitée, appelaient un cancer, tout en m'assurant qu'on ne pouvait rien faire pour me sauver la vie. En dernier ressort, on me conseilla de faire usage de la Salsepareille d'Ayer et



après en avoir pris quelques bouteilles, la plaie commença à disparaître et ma santé générale s'améliora. Je persistai à suivre ce traitement jusqu'à ce que la plaie eût disparu entièrement. Depuis lors, je fais usage de temps en temps de la Salsepareille d'Ayer, comme tonique et dépuratif du sang et, de fait, il me semble que je ne pourrais pas m'en passer dans la maison." — Mrs. S. A. FIELDS, Bloomfield, Ia.

La Salsepareille d'AYER

La Seule admise à l'Exposition de Chicago

Flacon : 5 fr. Franco : 5 fr.

PURETÉ DU TEINT

Étendu d'eau le LAIT ANTÉPHELIEQUE ou Lait Candès

Depuratif, Tonique, Désinfectant, dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masques et Taches de rousseur.

Il date de 1849

CAHÈS, Paris B: St-Denis, 116

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

VIENT DE PARAITRE

La Science de la Réclame

Opinions des journaux : *Le Montreal Gazette* dit : " Ce livre est bien écrit et sera de grande utilité à tous les annonceurs. " *Le Canada*, d'Ottawa, dit : " M. W. A. Grenier révèle au public d'affaires la manière la plus efficace d'annoncer. " *Le Montreal Star* dit : " Le livre de M. Grenier fait connaître le secret de l'annonce profitable, si utile au commerce. " *Le Monde Illustré* dit : " Il appartient à M. W. A. Grenier de fixer sur le papier les principes et les voies nombreuses de la publicité, puis de raconter l'histoire de cet art — car c'en est un. " *Le Montreal Star* dit : " La Science de la Réclame, ce livre bien pensé dont nous avons donné une analyse amicale, est de la plume de M. W. A. Grenier. " *La Science de la Réclame* est un beau volume illustré. Prix 25c. Expédie franco. S'adresser à W. A. Grenier, gérant des annonces, la Presse, Montréal.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs
162—RUE SAINT-JACQUES—162
(BLOC BARRON)
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
TÉLÉPHONE No 2113

La série du **MONDE ILLUSTRÉ** est conservée aux bureaux suivants de la CANADIAN ADVERTISING AGENCY, où les annonces seront acceptées aux plus bas prix : Paris (France), 5, rue de la Bourse. Londres (Ang.), 60, Watling street, E. C. Boston (Mass.), Carter Buildings. Toronto (Ont.), 26, King street East.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**

PRÉPARÉ PAR **M. CHEVRIER**

Pharmacie de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain

CONTRE : la **SCROFULE**, le **RACHITISME**, l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**, la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE**.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

La Nouvelle Revue

10, Boulevard Montmartre, Paris.

Directrice : Madame Juliette ADAM

PARAIT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

1 an	6 mois	3 mois
47	26	14
50	29	16
56	32	17

Prix et souscriptions à l'étranger. . .

On s'abonne sans frais : dans les Bureaux de la Revue, les Bureaux du *Crédit Lyonnais* et celles de la Société Générale de France et de l'Étranger.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

**ANNONCE IMPORTANTE DE
John Murphy & Cie**

Rien d'aussi joli que
nos Nouveaux. . .

**DESSUS
- D'OREILLERS**

En Guipure Suisse.
Nous les avons de-
puis \$1.50 la paire.

NOS GUIPURES RENAISSANCE
sont en grande demande. Nous les avons
dans dessus de buffet et de bureau, cen-
tres de tables, doylies, etc. Chaque ar-
ticle garanti fait à la main. Les prix
sont très modestes.

Nous venons de recevoir un joli assor-
timent de SACS A LINGE, blancs et
de couleurs, unis et brodés à la main,
que nous avons marqués à très bas prix.
Nous les avons depuis 15c chacun.

NOS NAPPES ET TOILES A NAP-
PES à 33 1/2 pour cent de réduction sont
à l'ordre du jour. Vous en avez certain-
nement besoin. N'oubliez pas celles-ci ;
eles sont toutes à votre avantage.

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix

TÉLÉPHONE 3833



**FAUSSES DENTS
SANS PALAIS**

Couronnes en or ou en porcelaine posée
sur de vieilles racines.

Dentiers faits d'après les procédés les plus
nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2848.



CAN I OBTAIN A PATENT? For a
prompt answer and an honest opinion, write to
MUNN & CO., who have had nearly fifty years'
experience in the patent business. Communica-
tions strictly confidential. A Handbook of in-
formation concerning Patents and how to ob-
tain them sent free. Also a catalogue of mechan-
ical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive
special notice in the Scientific American, and
thus are brought widely before the public with-
out cost to the inventor. This splendid paper,
issued weekly, elegantly illustrated, has by far
the largest circulation of any scientific work in the
world. \$3 a year. Sample copies sent free.

Building Edition, monthly, \$1.50 a year. Single
copies, 25 cents. Every number contains beau-
tiful plates, in colors, and photographs of new
houses, with plans, enabling builders to show the
latest designs and secure contracts. Address
MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.

EXTRA-VIOLETTE Violet AMBRE ROYAL
Véritable et suave Parfum DE LA VIOLETTE
Nouveau Parfum extra-fin.
Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.
PARIS
29, B^e des Italiens
SEUL INVENTEUR DU

SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plom-
bage de dents, en porcelaine et en verre, plus
résistable que le ciment, imitant parfaite-
ment la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger.
Nouveau procédé pour plomber et extraire
les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

AUX DAMES

ACADEMIE FONDEE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est
une des merveilles du jour. L'ajustement
est parfait sans être obligé d'essayer. Les
cours comprennent le Dessin des Patrons, la
Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectifi-
cation, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le
Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADÉMIE, 88 RUE ST-DENIS Mont-
réal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

**POUDRE
— POUR —
LIQUEUR DE COMTE**

Préparation Hygiénique, Di-
gestive et Fortifiante

Remplaçant avantageusement les li-
queurs de la Chartreuse et de la Trap-
pistine.

Une boîte de cette poudre suffit pour
faire deux chopines et quart de liqueur.
Direction dans chaque boîte.

Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies ou
envoyé franco sur réception du
prix par les agents

LA PHARMACIE NATIONALE

216, SAINT-LAURENT

MONTRÉAL

Librairie Française

G. HUREL

1615, Notre-Dame, Montréal

Seul agent du *Petit Journal* et autres
journaux français. Romans nouveaux, pu-
blications diverses, artistiques et populaires
Gravures, Chansons, etc.

Livres d'occasions, achat et vente.
Ntous importons de Paris, en trois semaines
toutes les commandes qui nous sont faites.
Spéciaux pour marchands.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique

INGÉNIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
187, RUE SAINT-JACQUES

ROYAL BUILDING MONTRÉAL

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de
valeurs propres à être déposées au gouverne-
ment ou des placements de fonds en fidé-
commis.

Les municipalités qui ont besoin d'em-
prunter trouveront avantage à se mettre en
relations avec

R WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL.

Achète des débitures et autres valeurs dési-
rables.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux
français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent

LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont
lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?

Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire
entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?

Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi

lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation
de tous les journaux français
du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant
le 14 mars 1896

53,137

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques
MONTRÉAL

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ ;
le plus complet des journaux illustrés du
Canada. Douze pages de texte et quatre pages
de gravures chaque semaine.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITEE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

**Le Magasin de Tapis
DU CANADA**

ACHETEZ VOS TAPIS
ACHETEZ VOS TAPIS

ET

ACHETEZ LA TAPISSERIE
ACHETEZ LA TAPISSERIE

AU

Magasin Vendant Meilleur Marché

Que partout ailleurs, et connu
sous le nom de

LA CIE S. CARSLY, LIMITEE
LA CIE S. CARSLY, LIMITEE

Vous sauvez, en agissant ainsi, de
dix à quinze pour cent.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Nouvelles Étoffes qui se lavent

Pour l'excellence des dessins et cou-
leurs l'exposition des nouvelles marchan-
dises qui se lavent, cette saison, est ma-
gnifique, intéressante et vaste.

Nouvelles Batistes en Toile

Couleurs naturelles avec des raies à
effets, soie couleurs, 42 cts la verge.

Nouvelles Satines de Dresde

Dans tous les fonds de couleurs et à
riches dessins de Dresde, 24 cts.

Riches Creponnettes

Dans toutes les nouvelles raies, cou-
leurs, nuances les plus homogènes, 18cts.

Riches Soies Zéphyr Chêne

Dans tous les fonds des plus nouvelles
nuances et les effets et couleurs Paris et
de Dresde les plus riches.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Nouveaux Plumetis fabriqués

Dans les effets les plus choisis de
Chêne et dans les couleurs les plus vari-
ées, 42c la verge.

Nouvelles Lisse de Brocart

Les dessins les plus nouveaux et les
mieux choisis dans ces marchandises, ce
qui convient le mieux pour l'été, 42c.

Nouveau crépon "royce", le plus
doux à raies et dans les dessins les plus
variés, 17c.

**Nouvelles Indiennes qui se
lavent**

Indiennes utiles qui se lavent, 32c.
Indiennes qui se lavent, couleurs trap-
pantes, 6 1/2c la verge.

Indiennes noires et blanches qui se
lavent, 8 1/2c.

Indiennes Indigo qui se lavent, 9c.

Indiennes qui se lavent, 32 pouces de
largeur, 9 1/2c.

Indiennes noires et blanches, 32 pou-
ces de largeur, 12c.

Indiennes Indigo qui se lavent, 32
pouces de largeur, 12c.

Les commandes par la malle sont so-
igneusement et promptement exécutées.

THE S CARSLY CO. (Limited)

1765 à 1783, Notre-Dame